

LE PETIT CHAPERON ROUGE

OPÉRETTE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

PAR MM.

ERNEST BLUM & RAUL TOCHÉ

MUSIQUE DE

GASTON SERPETTE

PARIS.

CHOUDENS PÈRE & FILS

éditeurs

30, boulevard des Capucines
près la rue Caumartin

V^o TRESSE

éditeur

8, 9, 10, 11, Galerie du Théâtre-
Français (PALAIS-ROYAL)

1885.

Tous droits réservés.



84859

Gescheuk
Mr C. Boire

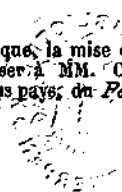
LE
PETIT CHAPERON ROUGE
 OPÉRETTE EN TROIS ACTES
 ET QUATRE TABLEAUX

Représenté à Paris, sur le théâtre des NOUVEAUTÉS, le 10 Octobre 1885.

DISTRIBUTION DES ROLES

PERSONNAGES :	ARTISTES :
BOLIVOT	MM. BRASSEUR.
BARDOULET	BERTHELIER.
NARCISSE LELOUP	ALBERT BRASSEUR.
MACASSAR	ALLART
GRIDOIE	BLANCHE
MOULARD	DUBOIS.
BELLAVOINE	LAURET.
GROSMENU	CHARVET.
GIGORIAUX	GRAUX.
GARDE CHAMPÊTRE	PROSPER.
DENISETTE	Mesd. MARGUERITE UGALDE
ÉGLANTINE	JULIETTE DARCOURT.
ANTONIA	MARCELLE.
MARGOT	VARENNES.
JEANNETTE	NIHOIRE.
ANTOINETTE	REGNAULT.
JUSTINE	DEBUCY.
ANGÉLIQUE	DEVILLIERS.
JAVOTTE	VALLÉE.
GUSTAVE	EVA.

**PAYSANS, PAYSANES, GARÇONS COIFFEURS, CONSEILLERS MUNICIPAUX,
POMPIERS, BATAILLON SCOLAIRE.**


 Pour toute la musique, la mise en scène, et pour le droit de représentation, s'adresser à MM. CHOUDENS, père et fils, éditeurs-propriétaires pour tous pays, du *Petit Chaperon Rouge*.

LE PETIT CHAPERON ROUGE

ACTE PREMIER

Un village en Bourgogne. — Au fond, une fontaine. — A droite, la maison du maire. — A gauche, une pâtisserie avec cette enseigne : *A la Galette amoureuse.*

SCÈNE PREMIÈRE

MARGOT, JAVOTTE, JUSTINE, MARIANNE
ANTOINETTE, ANGÉLIQUE.

(Toutes sont agenouillées près de la fontaine, et frappent sur le linge avec leurs battoirs).

ENSEMBLE.

Pan! Pan! Pan! retroussant nos manches,
Lavons à coups de battoir
Pan! Pan! Pan!
Les chemises blanches
Et préparons pour ce soir
Nos toilettes des dimanches,
Pan! Pan! Pan! à coups de battoir.

MARIANNE.

Au bal de la fête
On perdra la tête.

ANGÉLIQUE.

On dansera et l'on rira
Le plus que l'on pourra

(reprise de l'ensemble).

MARGOT.

Pour une belle fête, ça sera une belle fête.

ANTOINETTE.

Pour sûr !

ANGÉLIQUE.

Toute la journée, réjouissances publiques.

JEANNETTE.

Courses en sacs pour les garçons.

JUSTINE.

Jeu des ciseaux, pour les filles.

MARGOT.

Ce soir grand bal.

JEANNETTE.

Et demain couronnement de la rosière.

TOUTES.

Oh ! ça....

ANGÉLIQUE (à Marianne).

C'est-y-toi qui la seras, la rosière ? (toutes rient).

JEANNETTE.

Eh bien ! et vous autres.

MARGOT.

Le fait-est que sous ce rapport là, le pays n'a pas de chance.

ANTOINETTE.

Depuis quatre ans, M. le Maire, a beau se démener....

JEANNETTE.

Pas moyen, d'en dénicher une.

ANTOINETTE.

C'est comme un sort.

MARGOT.

Bah ! on s'en passera ben encore c'te fois, pourvu qu'il y ai des chevaux de bois et des saltimbanques.

ANGÉLIQUE.

Et tenez!...

TOUTES.

Quoi donc ?

ANGÉLIQUE.

En v'la justement un qui nous vient par ici.

MARGOT.

Je ne sais pas ce qu'il fabrique celui-là mais il a de bien belles lunettes.

TOUTES.

Oh ! oui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MACASSAR, il a des lunettes bleues.

MACASSAR entrant.

Bonjour, jeunes lavandières !

TOUTES.

Bonjour, M. le saltimbanque !

ANTOINETTE.

C'est-il-vous qui montrez les chiens savants ?

MACASSAR.

Non, jeunes filles, je suis magnétiseur.

JEANNETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça, un magnétiseur ?

MACASSAR.

Si je vous le disais vous auriez une peur atroce..., mais vous le saurez tantôt, en assistant à mes expériences (prenant le manton d'Antoinette) tu dois être lucide, toi ?

ANTOINETTE (baissant les yeux).

Ça se peut bien, j'ai jamais essayé.

MACASSAR.

Mais trêve au badinage, M. le maire est-il chez lui ?

MARGOT.

M. Bardoulet ? ben sur que non, il est sur la grande place, avec tous ces Messieurs du Conseil municipal, et l'adjoint M. Bolivot.

ANGÉLIQUE.

Ils prennent les dernières dispositions pour la fête.

MACASSAR (à part).

Seule ! elle est seule. (haut) Avez vous bientôt fini votre nettoyage ?

MARGOT.

J'vous crois, même que nous n'avons que le temps d'aller nous habiller. — Venez-vous, vous autres ?

TOUTES.

Adieu ! M. le saltimbanque.

Au bal de la fête,
On perdra la tête., etc.

(En sortant) Adieu, M. le saltimbanque.

SCÈNE III.

MACASSAR puis ÉGLANTINE.

MACASSAR (seul).

Oh ! mon cœur ! contiens toi !

(Il se place sous la fenêtre de la maison du maire, prend une trompette d'enfant dans sa poche, et en tire un son prolongé).

ÉGLANTINE paraissant à la porte.

Lui ! c'est lui !

MACASSAR.

Madame, je sais que vous êtes seule, venez ou je comme des imprudences.

ÉGLANTINE.

Je viens, Monsieur, je viens. (Elle disparaît).

MACASSAR.

J'aime cette femme ! elle sera à moi, je l'ai juré par Mesmer

ÉGLANTINE (sortant de la maison).

Il faut en finir, que me voulez-vous ?

MACASSAR.

Je vous aime !!!

ÉGLANTINE.

Eh ! vous me l'avez déjà dit, mais je suis mariée, Monsieur mariée au maire de cette commune.

MACASSAR.

Je n'ai jamais eu l'intention de vous épouser ; votre amour me suffit, je ne pense plus qu'à vous depuis Mâcon.

ÉGLANTINE.

Ah ! oui ! ce fatal voyage ! pourquoi ai-je été vous voir travailler sur le grand théâtre ?

MACASSAR.

Vous étiez dans la salle, je venais de terminer ma séance de prestidigitation, j'avais extrait beaucoup de choses d'un chapeau et parmi ces choses, cette trompette, que je vous avais offerte. La seconde partie commence, la séance de magnétisme... j'endors un superbe cuirassier, et je lui introduis une épingle dans le bras sans le tirer de sa poétique extase, le public enthousiaste trépigne..., vous même vous trépignez..., les dames me jettent leurs bouquets..., vous, vous me lancez votre mouchoir, dans lequel la trompette était restée emprisonnée, en vous écriant ! « Dieu ! qu'il est beau ! »

ÉGLANTINE.

J'étais folle !

MACASSAR.

Je le devins aussi fol !... mais fol d'amour, je vous suivis à la sortie..., je passai une nuit sous vos fenêtres à jouer de cette trompette.

ÉGLANTINE.

N'en jouez pas !

MACASSAR.

Le lendemain, vous aviez quitté la ville, mais je m'étais juré de vous retrouver, j'appris que vous aviez, en effet, épousé en justes noces, le premier magistrat de Noisy-les-Vignes, en Bourgogne, lequel exerce à Paris, la profession de confiseur..., c'était la fête de votre endroit..., pour vous revoir l'artiste n'a pas craint de se transformer en simple bateleur; c'est en cette qualité que je me suis présenté ce matin devant votre époux pour faire viser ma permission.

ÉGLANTINE.

Je croyais vous avoir dépisté, et quand je vous ai vu apparaître... avec vos lunettes bleues...

MACASSAR.

Cet ornement m'est imposé par la police.

ÉGLANTINE.

Vraiment ?

MACASSAR.

Mon regard est tellement chargé de fluide que si je ne mettais pas des lunettes bleues dans la vie ordinaire, j'endormirais tous ceux qui m'approchent.

ÉGLANTINE.

Se peut-il ?

MACASSAR.

Tenez ! si en ce moment, je voulais vous prouver l'affluve de mon œil...

ÉGLANTINE.

Que se passerait-il ?

MACASSAR.

Je vous endormirais à l'instant même, voilà tout !

ÉGLANTINE.

Vous ?

MACASSAR.

Voulez-vous essayer ?

ÉGLANTINE.

Mon dieu, c'est que... ça doit être si drôle, en effet, de se sentir endormir.

MACASSAR.

Eh bien ! préparez-vous...

ÉGLANTINE.

Oh ! non, vous abuseriez !...

MACASSAR.

Je n'abuse jamais dans l'exercice de mes fonctions... l'art d'abord !... y êtes vous ?

ÉGLANTINE.

Oh ! c'est étrange ! ça m'émotionne !... cet homme là me bouleverse !

MACASSAR retirant ses lunettes.

Une... deux... partez effluve ! (Églantine ne bouge pas) Eh bien ?

ÉGLANTINE.

Rien.

MACASSAR.

Rien ?

ÉGLANTINE.,

Je ne sens rien, je vous assure.

MACASSAR.

C'est étonnant ! c'est la première fois que ça manque ! le trouble ou vous me mettez, sans doute... aura dérangé mon instrument (Il remet ses lunettes) nous reprendrons ça, ce soir.

ÉGLANTINE.

Ce soir ?

MACASSAR.

Oui, dans le petit bois... pendant le bal... sous le gros chêne... vous y viendrez ?

ÉGLANTINE.

Jamais ! et ma réputation ?...

MACASSAR montrant sa trompette.

Vous viendrez, je le veux !

ÉGLANTINE (regardant au fond).

Oh ! mon mari... il vient... quel bonheur !

MACASSAR.

Il vient ?

ÉGLANTINE.

Accompagné de M. Bolivot, l'adjoint et de tout le Conseil municipal.

MACASSAR.

Diable ! c'est trop de défenseurs pour une femme seule, je m'en vais... mais je reviendrai, (salaant) Madame, veuillez agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée, (à part) elle est à moi. (il sort).

ÉGLANTINE (seule).

Oh ! non ! je lutterai !... je suis forte ! mais je suis trop troublée en ce moment pour me montrer à mon mari, rentrons.

(Elle rentre chez elle).

SCÈNE IV.

BARDOULET, BOLIVOT, MOULARD, GRIDOIE,
GROS-MENU, CONSEILLERS MUNICIPAUX.

ENSEMBLE.

Travaillant toujours sans relâche,
Ne prenant jamais de repos.
Nous sommes, que chacun le sache,
Les conseillers municipaux
De ce conseil qui délibère
Pour le bien de notre cité,
Nous sommes la majorité.

MOULARD.

Et moi je n'ai jamais vu faire
Rien de ce que j'avais voté,
Car je suis la minorité.

(Reprise de l'ensemble).

COUPLETS.

1

BARDOULET.

Nous apprécions les services
De ce Conseil municipal.

BOLIVOT.

Plein de vertus, exempt de vices
Il est notre appui principal.

BARDOULET.

Ne commettant pas de bévues
C'est lui qui fait aimer la loi

BOLIVOT.

Et qui change les noms des rues
Sans qu'on sache jamais pourquoi ;

BARDOULET.

Mais dans une importante affaire

BOLIVOT.

S'il s'agit de trouver le joint

BARDOULET.

Rien ne vaut le maire.

BOLIVOT.

Rien ne vaut l'adjoint.

2

BARDOULET.

Nous ne marions pas de force
Mais nous aimons à marier ;

BOLIVOT.

Aussi la loi sur le divorce
Est loin de nous contrarier.

BARDOULET.

Cette loi procure à nos âmes
Le bonheur unique et sans prix

BOLIVOT.

D'unir un homme à plusieurs femmes
Et sa femme à plusieurs maris.

BARDOULET.

Pour cette union éphémère

BOLIVOT.

De la conjointe et du conjoint

BARDOULET.

Rien ne vaut le maire.

BOLIVOT.

Rien ne vaut l'adjoint.

(Reprise en chœur).

BARDOULET.

Messieurs, je vous remercie de votre zèle... maintenant nous sommes tous d'accord.

MOULARD.

Permettez !

BARDOULET.

Qu'entends-je ?... on fait de l'opposition ! ah ! c'est la minorité ; (à Moulard) pourquoi n'êtes vous pas à l'extrême gauche ?

MOULARD.

C'est le soleil qui me gêne.

BOLIVOT.

Vous ne devez point sacrifier vos opinions à votre bien-être... passez à l'extrême.

BARDOULET.

Passez à l'extrême gauche !... Monsieur l'adjoint a bien parlé !

BOLIVOT.

Je n'ai été que l'écho de M. le Maire. (à part) Je le flatte pour qu'il se méfie point.

BARDOULET (à part).

Il me flatte, mais je me méfie. (Haut) Donc, tout est bien convenu pour la journée d'aujourd'hui ?...

GRIDOIE.

La clôture.

BARDOULET.

Un instant... la fête commencera à midi, nous présiderons les jeux variés pour les deux sexes, et ce soir nous assisterons au bal, quant à la journée de demain...

TOUS

Ah ! ah !

BARDOULET.

Elle se compose du défilé des pompiers, conduits par leur capitaine, notre cher ami et adjoint Bolivot... puis viendra le couronnement de la rosière.

BOLIVOT.

Je demande la parole ?

BARDOULET.

Vous l'avez.

BOLIVOT.

Messieurs et chers concitoyens... (Moulard se mouche).

BARDOULET.

Qui est-ce qui se mouche ?... Ah ! c'est l'opposition ! Tous les moyens vous sont bons pour interrompre...

MOULARD.

Je suis enrhumé.

BARDOULET.

C'est un rhume systématique. (à Bolivot) Reprenez...

BOLIVOT.

Messieurs et chers concitoyens, en ma qualité d'éleveur de cochons dont je fais le commerce, je ne me permettrions pas de douter de la parole d'un res... respectable magistrat, mais je sommes un brin étonné, vu le tempérament bien connu des jeunes filles de ce village..., le pays est excellent pour les cochons, mais il n'est pas bon pour les rosières.

BARDOULET (à Moulard).

Je vous rappelle à l'ordre...

BOLIVOT.

Il n'a rien dit...

BARDOULET.

C'est pour ça... M. l'adjoint à raison, certes jusqu'à ce jour, nous n'avons pas eu de chance... toutes nos rosières nous ont fait défaut au dernier moment... la France y a gagné bien des défenseurs, mais nous y avons perdu bien des couronnements. Cette fois pourtant...

TOUS.

Ah ! ah ! ah !

BARDOULET.

Cette fois, j'ose espérer que rien ne manquera à notre fête.

GROSMENU (vivement).

Vous avez une rosière ?

BARDOULET.

Peut-être.

BOLIVOT.

Une... vraie ?...

BARDOULET.

Garantie.

GROSMENU.

Et âgée de plus de 19 ans ?

BOLIVOT.

Car vous savez qu'il est bien stipulé par le règlement que la rosière doit avoir ses 19 ans passés... sans quoi, ce serait trop facile.

BARDOULET.

Elle les a.

BOLIVOT.

J'ose espérer, que M. le Maire, va nous dire son nom ?

BARDOULET.

Ab ! non, par exemple ! ça m'a trop mal réussi, depuis quatre ans.... qu'il vous suffise de savoir que la rosière existe et que vous la verrez demain couronnée de blanc, et vêtue de fleur d'oranger... je veux dire... enfin je m'entends.

TOUS.

Vive M. le Maire !

BOLIVOT (à part).

Qui ça peut-il être ?

GRIDOIE.

La clôture !

BARDOULET.

Ah ! ça ? pouvez-vous me dire une bonne fois, ce que vous avez à toujours réclamer la clôture ?

GRIDOIE.

C'est pour mon champ qui n'est pas clos.... M. le Maire m'avait promis de faire voter ma clôture par le Conseil municipal.

BARDOULET.

Nous verrons.... plus tard.... après la fête.... ah ! un dernier mot.... voici des dragées qu'on vient de m'envoyer de Paris, de mon magasin de confiserie..... il paraît que tous les clients les refusent.... qu'est-ce qui leur manque ?

BOLIVOT (mangeant une dragée).

C'est bien simple, il leur manque du sucre.

BARDOULET.

Vous croyez ? j'en ai cependant aussi peu.... c'est-à-dire, autant mis que d'habitude, il aura peut-être plu dessus.... Messieurs, la séance est levée.

TOUS.

Ah !

MOULARD.

Je proteste !

BARDOULET.

Vous avez raison, c'est dans votre rôle.... mais la séance est levée tout de même.

BOLIVOT (à part).

Une rosière ! qui ça peut-il être ? Oh ! je le saurai.

ENSEMBLE.

Rien ne vaut le maire,
Rien ne vaut l'adjoint

TOUS (en sortant).

A tout à l'heure, M. le Maire.

SCÈNE V.

BARDOULET (seul).

Ah ! non, je ne leur dirai rien... de ma discrétion dépend mon avenir. L'année dernière, après la Fête, on m'a fait venir à la Sous-Préfecture, et le Sous-Préfet lui-même a daigné me dire ; M. le Maire, je ne suis pas content de vous, voilà trois ans que vous ne pouvez pas avoir de rosière, c'est d'un mauvais exemple pour le Département... Cependant... — il n'y a pas de cependant, arrangez-vous pour en avoir une l'année prochaine, le Ministère a l'œil sur vous, et je serais forcé de vous demander votre démission — Oh ! — il n'y a pas de oh ! — Ah ! — il n'y a pas de ah ! dans le cas contraire, je me crois autorisé à vous promettre... à vous faire espérer... et avec un œil malin, il me plante son doigt, là..... juste sur ma boutonnière... là... je serais... mon Rêve !... le rêve de toute ma vie de confiseur !

COUPLETS.

1

Ah ! quel plaisir me fit ce doigt,
Ceint d'une énorme chevalière !...
Je le vois encor ferme et droit,
Se poser sur ma boutonnière ;
On peut comprendre que cela,
M'ira très-bien, ça se devine,
Comme un soleil, ça brillera,
De mille feux sur ma poitrine,
Je n'ai jamais fréquenté les palais,
Sous la Royauté, ni l'Empire,
Mais néanmoins c'est avec un sourire
Que je m'entendrai dire :
Paf ! tu l'es !

2

Pour décider le Sous-Préfet,
 S'il faut encore quelque chose,
 Je connais un moyen parfait :
 Ma femme ira plaider ma cause,
 La femme s'entend mieux que nous,
 A faire pencher la balance,
 Sans leurs femmes, combien d'époux,
 Ne seraient pas dans l'opulence !
 Glantin', n'a pas fréquenté les palais,
 Sous la Royauté, ni l'Empire,
 Mais néanmoins c'est avec un sourire
 Qu'elle viendra me dire :
 Paf ! tu l'es !

C'est pour en arriver là, que j'ai cherché, et que j'ai trouvé, car j'ai trouvé... ce secret terrible, je ne l'ai dit à personne, pas même à ma femme... je sens autour de moi une inimitié sourde;... une haine cachée... mais qui ? la minorité ? je me défierais plutôt de Bolivot, mon adjoint... Cet homme manque de franchise, j'ai remarqué qu'à force de vivre dans la Société des cochons, cet homme n'avait plus le caractère propre, donc, jusqu'au dernier moment, il ne saura rien, ni lui, ni les autres, (au public) quand à vous, c'est autre chose... (montrant la pâtisserie) ma rosière, c'est Denisette Robertin, la jolie pâtissière de la galette amoureuse.... personne ne s'en doute, grâce à la sage précaution que j'ai prise de lui faire cacher son âge.... tout le monde croit qu'elle n'a que 18 ans, elle en a 19.... elle en a même 19 et demi... et vous savez ? pas ça... non... c'est une vertu roulée dans la farine ! tout le village est en train de s'habiller, on ne peut pas me surprendre, il faut que je lui fasse encore quelques recommandations (allant à la boutique), Denisette ! Denisette !

SCÈNE VI.

BARDULET, DENISETTE.

DENISETTE (entrant).

Tiens ! c'est M. le Maire !... vous avez quelque chose à me dire ?...

BARDULET.

Venez ça... Denisette, le grand jour approche,..

DENISETTE.

Oui, M. le Maire.

BARDOULET.

Vous n'avez rien dit à personne !

DENISETTE.

Oh ! non, M. le Maire,

BARDOULET.

Tout le monde croit toujours que vous avez 18 ans ?

DENISETTE.

Oh ! oui, M. le Maire,

BARDOULET.

C'est bien, il reste toujours bien convenu que vous ne sortirez pas de chez vous aujourd'hui... vous n'irez pas à la fête... vous n'irez pas au bal... c'est quelque fois le dernier jour qui est le plus difficile !

DENISETTE.

Oui, M. le Maire.

BARDOULET.

Je sais que vous aimez à flâner... mais rappelez-vous le petit Chaperon rouge, avec lequel vous avez plus d'une ressemblance !

DENISETTE.

Le petit Chaperon rouge ? oh ! je connais son histoire !

COUPLETS.

1

DENISETTE.

Un pâtissier demeurant,
 Dans la plaine de Montrouge,
 Avait un' charmante enfant,
 C'était le p'tit Chap'ron rouge,
 Il lui dit un jour : va chez ta mèr'grand !
 La petite alors se sauve en courant,
 Et dans l'bois d'Boulogn' soudain, elle s'arrête,
 Pour mieux admirer les dam's en toilette,

Hou ! hou ! hou !
 La petite demoiselle,
 Regardait tout autour d'elle,
 Hou ! hou ! hou !
 Et s'écria tout-à-coup :
 Ah ! que j's'rais content' si je voyais l'loup.

2

Le loup survint et lui dit :
 Mon dieu, que vous êtes belle !
 Si vous voulez du crédit,
 Je vous en aurai, m'am'zelle,
 Il lui donne alors des ch'vaux écumants,
 Un hôtel splendide et des diamants,
 Un lustre superbe en cristal de roche,
 Des rent's sur l'état et de l'argent d'poche ;
 Hou ! hou ! hou !
 Bientôt, grâce à la petite,
 Le loup dut prendre la fuite,
 Hou ! hou ! hou !
 Car il n'avait plus un sou
 Le p'tit Chap'ron rouge avait croqué l'loup !

BARDOULET.

Le dénouement n'est pas exact... c'est le loup qui a croqué le petit Chaperon rouge.

DENISETTE.

Oh ! avec moi, il n'y a pas de danger. Mais demain, après la cérémonie, je pourrai aller embrasser ma grand'mère ?

BARDOULET.

C'est vrai... elle a aussi une grand'mère... toujours comme le petit Chaperon rouge, c'est curieux comme l'histoire se renouvelle... demain, Denisette, tu pourras faire tout ce qui te plaira... ah ! voilà qui m'est égal, par exemple !

DENISETTE.

Vrai ? je pourrai même me laisser faire la cour ?

BARDOULET.

Par qui tu voudras !

DENISETTE.

Oh ! par qui je voudrai ! il faudra qu'il veuille, lui !

BARDOULET.

Tu aimes quelqu'un qui ne te rends pas ton amour ?

DENISETTE (soupirant).

Hélas ! [oui !

BARDOULET.

Qui ça ?

DENISETTE.

Narcisse, le beau coiffeur !

BARDOULET.

La coqueluche de ces dames ! faudra que je prenne un arrêté contre ce Monsieur... il me dévaste toutes mes jeunes filles...

DENISETTE.

Où ! je sais bien que si je voulais, il m'aimerait pour un jour, comme il fait avec toutes, mais moi, je ne veux pas de ça... je veux le mariage !

BARDOULET.

Tu as des sentiments honnêtes, tu étais décidément née pour être rosière... c'est une vocation ! à propos de vocation, tu penses à mon vol-au-vent.

DENISETTE.

Oui, Monsieur le maire, il sera prêt pour le dîner, le voilà... (elle entre dans sa boutique et ressort de suite avec le vol-au-vent.)
je rentre même faire cuire les derniers godiveaux !...
(elle le pose sur une tablette à la devanture.)

BARDOULET.

Je rentre aussi ; tout-à-l'heure, je t'apporterai ta couronne... pour la cérémonie... cache là bien ! si on te la voyait d'ici à demain !...

DENISETTE.

Ça, et mes 19 ans personne ne le verra avant la cérémonie.

BARDOULET.

J'y compte, (il l'embrasse sur le front) adieu, et sois bien sage.

DENISETTE.

Hou ! hou ! hou !
Ne vous faites pas de bile
Et surtout dormez tranquille.
Hou ! hou ! hou !

Car je vous réponds de tout.
 Oui, je vous réponds de tout.
 Le p'tit Chap'ron rouge' n'a pas peur du loup.

(elle rentre dans sa boutique.)

BARDOULET, seul (mangeant un bonbon).

Ah ! je sais ce qu'il y a dans mes dragées, il n'y a rien...
 c'est à cause de ça... (Il rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

NARCISSE, MARGOT, JAVOTTE, JUSTINE.
 ANTOINETTE, MARIANNE, ANGÉLIQUE.

(Elles entourent Narcisse amoureusement).

TOUTES.

Bonjour, M. Narcisse, ou courez-vous ainsi ?

JAVOTTE.

Qui cherchez vous ici ?

JUSTINE.

Où courez-vous, Monsieur Narcisse ?

MARIANNE.

Vous prenez donc de l'exercice ?

NARCISSE.

Laissez-moi, taisez-vous !

ANTOINETTE.

En vain l'on vous fait les yeux doux.

ANGÉLIQUE.

Monsieur Narcisse ou courez-vous ?

ENSEMBLE.

Ecoutez-nous.

NARCISSE.

Laissez-moi, taisez-vous !

1

Et c'est comm' ça partout ou j'passe !
 Je n'ai pas l'droit d'aller où j'veux
 L'une a besoin que je l'embrasse,
 L'autre voudrait de mes cheveux ;
 V'la c'que c'est qu'd'avoir la jeunesse
 Et l'élégance et la beauté !
 Dès qu'j'apparais, de tout côté
 On tend des pièg's à ma faiblesse.
 Les gens, qui n'sont pas au courant,
 Dis'nt : quel est donc ce conquérant ?
 Vous n'le savez pas, ça m'surprend.

CHŒUR.

Vous n'le savez pas, ça m'surprend.

NARCISSE.

C'est le plus joli des Narcisses
 Narcisse, le roi des vainqueurs,
 La providence des nourrices
 Et le bourreau de tous les cœurs.

CHŒUR.

C'est le plus joli des Narcisses... etc., etc.

2

C'est si gênant d'être bel homme
 Que pour ne plus être adulé,
 J'voudrais êtr'ridé comme un'pomme,
 J'voudrais êtr'bancroche et grélé,
 Le sexe en verserait des larmes,
 L'amour éteindrait son flambeau,
 Mais non, le ciel m'a fait trop beau
 Et j'suis la victim' de mes charmes
 Les dam's de Lyon et d'Carpentras
 Dis'nt : qu'est-ce que c'est que ce beau gars ?
 Comment ! vous n'le connaissez pas ?

CHŒUR.

Comment ! vous n'le connaissez pas ?

NARCISSE.

C'est le plus joli des Narcisses
 Narcisse, le roi des vainqueurs

La providence des nourrices
Et le bourreau de tous les cœurs.

CHŒUR.

C'est le plus joli des Narcisses, etc., etc.

MARGOT.

Vous viendrez à la fête, Monsieur Narcisse ?

NARCISSE.

Oui.

ANTOINETTE.

Vous me ferez monter sur les chevaux de bois, M. Narcisse ?

NARCISSE.

Oui.

JUSTINE.

Vous nous ferez danser, M. Narcisse ?

NARCISSE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Au revoir ! amour de Narcisse.

NARCISSE.

Oui ! oui ! oui !

TOUTES (lui envoyant des baisers)

Au revoir ! amour de Narcisse. (elles sortent).

SCÈNE VIII.

NARCISSE ; puis BOLIVOT.

NARCISSE (seul).

Ouf ! voilà c'que c'est que la beauté fatale ! Je ne peux pas faire un pas dans la rue sans être suivi par des jolies filles, et même par des laides ! C'est insupportable !... Elles crient mon nom à tout le monde ! et si je ne voulais pas qu'on sache que je m'appelle le beau Narcisse, Narcisse le Loup, parce que je croque les cœurs.

BOLIVOT (rentrant avec un registre sous le bras).

Qui ça peut-il être ?

NARCISSE.

Tiens ! quand on parle de le Loup on en voit... un de ses parents. Bonjour mon oncle !

BOLIVOT.

Ah ! c'est toi, mon neveu ? qu'est-ce que tu viens faire par ici ?

NARCISSE.

Je viens vous voir.

BOLIVOT.

Eh bien, tu m'as vu.

NARCISSE (montrant le registre).

Qu'est-ce que vous avez donc là ?

BOLIVOT.

C'est le registre de l'état civil qu'il faut que je signe. J'ai des signatures en retard, tu vas même m'aider.

NARCISSE.

A quoi ?

BOLIVOT.

A écrire le « Je certifie conforme », je ne sais pas comment ça s'écrit : certifie, est-ce ça prend un h ?

NARCISSE.

Toujours.

BOLIVOT.

Et conforme ?

NARCISSE.

Aussi.

BOLIVOT.

Tu ne sais pas, il a déniché une rosière, le Bardoulet.

NARCISSE.

Ah ! bah !

BOLIVOT.

Seulement il ne dit pas qui !

NARCISSE.

Ça ne peut pas être de ce village ?

BOLIVOT.

N'est-ce pas ?

NARCISSE.

J'en réponds !

BOLIVOT (mystérieusement).

C'est toi qui tous les ans, en ta qualité de joli garçon du pays, car ils disent que tu es joli garçon, mais je ne trouve pas moi, Enfin !...

NARCISSE.

Merci bien !

BOLIVOT.

C'est toi qui m'aides par tes conquêtes à empêcher ce gueurdin de maire d'avoir sa rosière... J'espère toujours que ça le fera dégommer et qu'alors...

NARCISSE.

Alors ?

BOLIVOT.

Alors ! je pourrais prendre sa place !

NARCISSE.

C'est vrai ! vous êtes ambitieux, mon oncle !

BOLIVOT.

Comme un léopard ! Il y a trop longtemps que je traîne dans les adjoints ! ça ne me suffit pas d'être oncle, je veux être maire !

NARCISSE.

Vous le serez !

BOLIVOT.

Oui, mais quand ? depuis le jour où mon dernier cochon a été primé ça m'a donné le goût des honneurs... tu ne sais pas où s'qu'un homme de ma capacité peut prétendre, me v'la maire, après ça député.

NARCISSE.

Oh !

BOLIVOT.

Pourquoi pas ?

DURTTO.

J'suis t'éloquent !

NARCISSE.

Très-éloquent.
C'est de naissance.

BOLIVOT.

C'est de naissance.

NARCISSE.

Le fait est que l'éloquence
Ca vient on n'sait d'où ni quand.

BOLIVOT.

J'suis t'éloquent.

NARCISSE.

Très-éloquent !

1

BOLIVOT.

Comm'député je siège à droite,
J'prends la parole, on m'applaudit.

NARCISSE.

Vous tapez bien fort sur la boîte
Et vous d'mandez un gros crédit.

BOLIVOT.

Mais v'la que l'autr'côté m'embauche,
Mon avenir est assuré.

NARCISSE.

N'vous gênez pas, passez à gauche,
En politiqu' faut êtr'carré.

BOLIVOT.

Au ministèr' je trempe un'soupe,

NARCISSE.

Vous fondez bien vite un journal,
Dont j'suis l'abonné principal.

BOLIVOT.

Et j'dviens le chef de mon groupe.
J'suis t'éloquent. etc.

2

BOLIVOT.

Mais v'la t-il pas qu' l'agriculture
Manqu' de ministre brusquement,

NARCISSE.

Cela s'est vu, car rien ne dure
Ici-bas éternellement.

BOLIVOT.

On dit: c'est sa partie à c't' homme
Il connaît son engrais par cœur,

NARCISSE.

Comme c'est vot' partie on vous nomme
Ministre de l'intérieur.

BOLIVOT.

Dans mon portefeuille je m' prélasse !

NARCISSE.

Vous n'pouvez rien espérer d'plus,

BOLIVOT.

Pourquoi donc ? y a qué qu' chose au-d'ssus,
Tout comme un autr' j'saurais fair' grâce.

J'suis t'éloquent ! Etc., etc., etc.

NARCISSE.

Vous arriverez à tout cela mon oncle.

BOLIVOT.

Oui, mais pour y arriver, il faut que le Bardoulet ne soye plus là. C'est le Bardoulet qui m'obstrue ma carrière politique !

NARCISSE.

Il faut le renverser !

BOLIVOT.

Oui !... l'empêcher d'avoir sa rosière, c'est déjà bon, ça mécontente le sous-préfet et le village; seulement cette fois-ci s'il en a une sans que j'aie pu savoir...

NARCISSE.

Cherchons (voyant Bardoulet sortir de chez lui) Chut ! c'est lui ! si nous pouvions arriver à lui faire dire...

BOLIVOT.

Oh ! je t'en défie, il est malin !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BARDOULET.

BARDOULET (à part).

J'apporte la couronne à Denisetta ! Diable ! mon adjoint et le dévastateur ! (il cache la couronne derrière son dos).

BOLIVOT.

Eh bien, M. le maire, ça nous en fait de l'ouvrage à nous tous aujourd'hui !

BARDOULET.

Oui, Oui ! c'est notre coup de feu à nous autres autorités.

NARCISSE.

Et à moi donc, comme chef de la fanfare. Alors, M. le maire vous auriez donc été assez fortuné pour avoir trouvé une rosière, cette année ?

BARDOULET.

Mais oui, mon garçon !

NARCISSE.

Et vous ne dites toujours pas le nom de cette perle ?

BARDOULET.

A toi surtout ! beau coq, pour que tu me croques encore cette poule là ?

NARCISSE.

Qu'est-ce que vous voulez, c'est la faute de mon gueux de physique.

BARDOULET (à part).

Il faut pourtant que je remette cette couronne à Denisette sans être vu.

NARCISSE.

C'est pour midi précis, la fête ?

BARDOULET.

Oui, vous n'avez que le temps de vous préparer..

BOLIVOT (bas à Narcisse).

Tu vois qu'il ne dira rien,

NARCISSE,

Non, c'est un mur... un mur de moëllons !

BARDOULET (près de la boutique).

Denisette ? (à part) comment faire ? (haut) Denisette ? et mon vol-au-vent ? tiens, il est encore là ! (à part) au fait ! (il fourre la couronne dans le vol-au-vent), Denisette, n'oublie pas de venir chercher mon vol-au-vent, il est temps !

DENISETTE (dans la boutique).

Oui, M. le maire.

BARDOULET (à part).

Là, en le garnissant de godiveaux, il est impossible que... elle comprendra... (haut) allons nous apprêter et nous faire tous beaux ! (à Narcisse), pour toi, ça ne sera pas difficile.

NARCISSE.

Non, M. le maire... c'est pas ma faute...

BARDOULET (à part).

Elle comprendra. Cette fois, je tiens ma rosière... je la tiens bien ! (il rentre chez lui).

SCÈNE X.

BOLIVOT, NARCISSE.

BOLIVOT.

Voilà ! nous ne saurons rien !

NARCISSE.

Rien ! et c'est dommage ! je suis piqué au vif, comme on dit.

BOLIVOT.

Et ça prend des airs de protection ! ça donne des diners... avec des vol-au-vent !

NARCISSE.

C'est bon, le vol-au-vent !

BOLIVOT (allant au Vol-au-Vent).

J'en mangerai, puisque je suis t'invité ; il est de taille, celui-là ! ça va encore le mettre bien avec le conseil municipal, il est gueulard, le conseil municipal ! il sent bon, ce vol-au-vent là, c'est drôle, même ; qu'est-ce qu'il sent donc ?

NARCISSE.

On dirait de ma pommade !

BOLIVOT.

C'est de la fleur d'oranger ! on met donc de la fleur d'oranger dans le vol-au-vent, à présent ?

NARCISSE.

Faut croire, les gastronomes ne savent plus quoi inventer.

BOLIVOT (levant le couvercle).

Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?... une couronne ! une couronne de rosière, attendons donc ; ça va t'être une piste ! d'ordinaire on met les initiales sur le ruban ; D. R... D... R... qui est-ce ?

NARCISSE.

Dorothée Ratisbonne ! mais non, elle est mère de trois enfants dont un s'appelle Narcisse !

BOLIVOT.

Ah ! Denisette Robertin, la jolie pâtissière !...

NARCISSE.

Le Chaperon rouge ! c'est vrai, elle est sage, celle-là, et jolie ! seulement, elle n'a pas l'âge, elle n'a que 18 ans.

BOLIVOT.

Si elle en avait 19 ! attendons-donc ! (il feuillette le registre) cherchons !

NARCISSE.

Cherchons !

BOLIVOT.

Elle les a !! Denisette Robertin, née le 20 août 1866, c'est écrit ! c'était ça la tricherie du maire ! nous la tenons !

NARCISSE.

Oui, nous la tenons, enfin !

BOLIVOT.

A toi, Narcisse, faut te distinguer mon garçon !

NARCISSE.

N'ayez pas peur, mon oncle, tout ce qu'un neveu pourra faire pour que vous soyez maire... honnêtement...

BOLIVOT.

Seulement, ici, ça ne va pas t'être très commode ! le maire va la surveiller pour son dernier jour, et toi avec !

NARCISSE.

C'est vrai que si je pouvais la faire passer devant chez moi et venir dans ma boutique ça vaudrait mieux !... d'abord mes articles de toilette, ça m'aide toujours à séduire les jeunes... attendez mon oncle, vous allez voir si je suis digne de ma réputation ! Sa grand'mère demeure pas bien loin de chez moi ; en écrivant à la petite que sa grand'mère est malade, et qu'elle la demande...

BOLIVOT (l'embrassant).

Narcisse ! t'est-t-un grand homme !

NARCISSE.

On vient, c'est la fête qui commence, laissez-moi faire !

SCÈNE XI.

BOLIVOT, PAYSANS, PAYSANNES, MACASSAR,
 puis BARDOULET et ÉGLANTINE, puis DENISETTE,
 NARCISSE, LA FOULE vient de gauche et
 va se planter en face de la maison de Bardoulet.

F I N A L .

TOUS.

Les douze coups ont sonné
 A la vieille église.
 Chacun de vous a soigné
 Sa mise.

Nous sommes tous décidés
 A ne plus longtemps attendre.
 Monsieur le Maire, descendez !
 Monsieur le Maire, il faut descendre.

BARDOULET (au premier étage).

Mes chers administrés, je me rends à vos vœux,
 Suivant le programme
 Je vais présider à vos jeux.
 Je descends, ainsi que ma femme.

TOUS.

C'est le moment intéressant
 Car Monsieur le maire descend.

(Pendant ce temps Narcisse a remis à un gamin une lettre).

NARCISSE (à Bolivot).

Il a compris, soyez tranquille,
 Ce n'est pas un imbécile.

(Le gamin entre dans la boutique).

BOLIVOT (à Narcisse).

Tu crois que tu réussiras ?

NARCISSE.

Je n'ai plus qu'à tendre les bras.

TOUS.

Le maire ne descends donc pas ?

BARDOULET (entrant avec Églantine).

Votre impatience est bien vive.

TOUS.

Vive le maire, vive ! vive !
C'est le moment tant attendu.
M. le maire est descendu.

BARDOULET.

Votre affection me pénètre,
C'est bien, c'est bien.

DENISETTE (sortant de chez elle, — à part).

Ciel ! cette lettre !
Ma grand'mère est malade, elle m'attend j'irai !

BARDOULET (à Deniset).)

Tu m'as promis et c'est sacré,
De ne point sortir avant l'heure.

DENISETTE

Je ne bouge pas, c'est juré

(A part)
Sauf pour voir ma grand'mère et je lui porterai
Une galette, avec un petit pot à beurre.

BOLIVOT (à Narcisse).

Viendra t'elle ?

NARCISSE.

Elle viendra.

Ah ! que le maire enragera !

BARDOULET (à Églantine)

Pour satisfaire les familles,
Souhaitez sans plus de façons,
La bienvenue aux jeunes filles.

ÉGLANTINE.

Et vous aux jeunes garçons,
C'est d'abord le tour des filles,
Avant celui des garçons

CHŒUR.

En avant les filles
Et sans façons,

DENISETTE.

Dans nos fraîches toilettes,
Rapides comme des oiseaux
Nous sommes toutes prêtes
Pour gagner le prix des ciseaux.
Rapides comme des oiseaux,
Dans nos fraîches toilettes,
Nous sommes toutes prêtes
Pour le jeu des ciseaux.

LES JEUNES FILLES.

Dans nos fraîches toilettes, etc., etc.

LES JEUNES GENS.

Nous, les jeunes hommes,
Voyez que nous sommes,
Sans aucun mic-mac,
Tous à notre place
Pour lutter de grâce,
Dans la course en sac.

BARDOULET.

Je donnerai les prix moi-même,

TOUS

Ah ! le bon maire, et comme on l'aime,

ÉGLANTINE.

Ils sont tous de quelque valeur,

TOUS.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel bonheur !
La cérémonie est complète,
Et nous allons pouvoir partir,
Ah ! quel plaisir ! ah ! quelle fête !
Que nous allons nous divertir !

MACASSAR (à Eglantine).

N'oubliez pas... ce soir... sous le gros chêne,

ÉGLANTINE.

Dieu ! que cet homme me gêne,

MACASSAR (tirant sa trompette).

Consentez, ou sinon...

ÉGLANTINE.

Non, ne trompettez pas,

J'irai !

BARDOULET (à Denizette). MACASSAR (à Eglantine).

C'est dit ?

DENISETTE (à Bardoulet). ÉGLANTINE (à Macassar).

C'est dit.

BARDOULET.

Ma femme, votre bras.

CHŒUR.

La cérémonie est complète

Et nous allons pouvoir partir.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quelle fête !

Que nous allons nous divertir !

(Tout le monde se prépare à partir pour la fête).

(Rideau).

ACTE DEUXIÈME.

Une boutique de coiffeur de campagne, porte au fond donnant sur la rue. Portes latérales. Comptoir, chaises, sièges de coiffure devant les glaces. En vitrine, de chaque côté de la porte d'entrée une femme de cire tournant sur pivot et montrant des coiffures nouvelles (une mariée, une femme élégante) elles sont cachées à l'intérieur par des rideaux de lustrine, sur tringles.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLIENTS se faisant coiffer et raser, BENJAMIN, ANTOINE, GUSTAVE, garçons perruquiers. ACHETEURS ET ACHETEURS, puis NARCISSE et BOLIVOT.

ENSEMBLE.

Lorsqu'on est bien coiffé
Bien rasé, bien ébouriffé
On a le droit, c'est notoire,
D'aller rire et d'aller boire
Au café.

Frisons
Rasons

Les pratiques

De pommade et de cosmétiques
Pour mieux les bichonner
Inondons-les sans lésiner.
Lorsqu'on est bien coiffé
Bien rasé, bien ébouriffé
On a le droit, c'est notoire,
D'aller rire et boire.

Au café.

Bras dessus, bras dessous

Oui { partez } tous.
partons }

(Les clients sortent peu à peu.)

NARCISSE et BOLIVOT entrent.

Par ici, mon oncle ! par ici, vous voyez, ça ne désemplit pas. Rangez tout vous autres. Nous sommes arrivés avant elle.

BOLIVOT.

Tu es sûr qu'elle va passer ?

NARCISSE.

Sûr... C'est un bon cœur qui aime bien sa grand'mère... et puis il n'y a pas d'autre chemin ! elle sera ici dans dix minutes, parce qu'au fond elle est un peu flaneuse.

BOLIVOT

Tu sais que tu n'as que 24 heures.

NARCISSE.

C'est plus qu'il ne m'en faut : Si vous saviez ce que j'ai déjà fait en 24 heures.

BOLIVOT.

J'aime autant que tu me le racontes pas. Moi, je vais aller guetter sur la route et si je vois le maire rôder par ici, je te fais signe.

NARCISSE.

C'est ça.

BOLIVOT (prenant un flacon sur une table).

Ça ne te fait rien que je te prenne un peu d'eau de Cologne ?

NARCISSE.

Mais, vous m'en prenez toujours quand vous venez ici.

BOLIVOT.

J'aime c't'odeur-là, et puis c'est pour mes élèves... (il sort.)

NARCISSE.

Eh bien, vous autres, ça a-t-il été aujourd'hui le travail ?

ANTOINE.

Oh ! oui, patron !

NARCISSE.

Vous savez que suivant l'usage, je vous invite tous à l'occa-

sion de la fête, à venir à 3 heures, vous rafraîchir ici, avec moi; on pourra amener sa chacune.

TOUS.

Vive le patron ! (Ils sortent).

SCÈNE II.

NARCISSE puis MACASSAR et ÉGLANTINE.

NARCISSE.

J'aime autant être seul quand la petite passera.

MACASSAR (il entre soutenant Églantine évanouie).

Monsieur, une chaise, des sels, pour une dame qui se trouve mal... des sels, du poivre, du vinaigre... de l'huile... ce que vous voudrez.

NARCISSE.

Je dois avoir ça à la cuisine (à part), mais je ne me trompe pas, c'est la maîtresse ! (Il sort à droite).

ÉGLANTINE.

Je vous dis que c'est lui, c'est mon mari, il nous a vus !

MACASSAR.

Mais non ! mais non ! ce n'est pas lui.

ÉGLANTINE.

Ah ! Monsieur ce que vous me faites faire là est affreux.

MACASSAR.

Vous exagérez. D'abord, je vous assure que cette année, c'est très à la mode, et puis, qui le saura ?

ÉGLANTINE.

Mais ma conscience, Monsieur, ma conscience.

MACASSAR.

Je l'endormirai... c'est mon état !

ÉGLANTINE.

Avec ça que ça vous réussit ?

MACASSAR.

C'est vrai, vous êtes un sujet rebelle... rebelle au magnétisme... mais non pas à l'amour.

ÉGLANTINE.

Oh ! Monsieur, on n'a jamais abusé...

MACASSAR.

C'est exact, j'abuse, mais c'est que je suis subjugué... je suis une effluve absolument subjuguée... c'est même bête, parceque je ferais mieux de garder mon électricité pour mon commerce, Eglantine... dites moi que vous m'aimez.,.

ÉGLANTINE.

Pas encore.... oh ! pas encore !

COUPLETS.

1

Croyez-vous donc, Monsieur, qu'il faille, en somme,
Si peu de temps pour conquérir mon cœur,
Ce qui me plaît en vous, ce n'est pas l'homme,
Vous le savez, c'est le magnétiseur.
Si vous voulez qu'enfin je me décide,
Faites agir votre fluide.
Et de votre art épuisez les secrets,
Pour céder, il me faut une raison solide,
Endormez-moi d'abord, et nous verrons après.

2

L'homme est d'ailleurs en pareille matière,
Souvent bizarre et maladroit toujours.
Le soir du jour où j'épousai le maire,
Le croiriez-vous ! il me fit un discours
Ce fut très long, puis dans une accalmie,
Il me dit : O ma tendre amie !
Dans votre cœur ai-je fait des progrès ?
Ah ! Monsieur ! pardonnez, vous m'avez endormie
Réveillez-moi d'abord, et nous verrons après.

MACASSAR.

Eglantine... j'essaierai...

NARCISSE (revenant avec un pot de moutarde)

Voilà tout ce que j'ai trouvé,

MACASSAR.

Mais c'est de la moutarde !

ÉGLANTINE.

C'est inutile, je vais mieux,

MACASSAR.

Partons, alors !

ÉGLANTINE (remontant).

Oh ! oui, partons... Ciel !...

MACASSAR.

Qu'avez-vous ?

ÉGLANTINE.

La bas !... dans la rue... M. Bolivot, l'adjoint de mon mari, qui se promène en regardant le magasin... s'il me trouve, avec vous, je suis perdue !

MACASSAR.

Alors, il ne faut pas qu'il vous voie... (à Narcisse). pouvez-vous nous cacher ?

NARCISSE.

Certainement, les intrigues d'amour c'est ma partie.

ÉGLANTINE.

Vous vous trompez, Monsieur est mon grand oncle.

MACASSAR.

Oui... seulement nos familles sont brouillées depuis l'édit de Nantes.

NARCISSE.

Et vous êtes en train de les raccommoder ?... c'est bien, ça (ouvrant la porte de gauche), tenez, entrez ici !

ÉGLANTINE.

Merci ! (à Macassar), ah ! Monsieur, vous êtes bien coupable,

MACASSAR.

Pas encore, oh ! pas encore (ils sortent).

SCÈNE III.

NARCISSE (seul).

NARCISSE.

Ce doit être un grand oncle à la mode de Cythère, comme on dit dans les livres... mais que fait donc la petite Denisette? décidément elle flâne. Elle flâne... trop... (il va regarder dans la rue) ah ! enfin la voilà qui pointe au bout de la route, elle court après les papillons, c'est vrai qu'elle est gentille. J'ai trois moyens de séduire les femmes : la grande passion, l'indifférence et les parfums ; les parfums, ce n'est pas difficile (il s'imonde d'odeurs), c'est elle ! allons !

SCÈNE IV.

NARCISSE sur le seuil, DENISETTE dans la rue.

NARCISSE (arrêtant Denisette).

Bonjour, mam'zell' Denisette,
Où donc courez-vous ainsi ?

DENISETTE.

Monsieur, vous êt's ben honnête,
J'm'en vas de ce côté-ci,

NARCISSE.

Veillez donc prendre la peine
D'vous r'poser quelques instants.

DENISETTE.

Je crains trop que ça n'vous gêne
Et puis, vrai, je n'ai pas l'temps.

NARCISSE.

J'ai là de fort belles choses,
Des bas bleus et des gants roses.

DENISETTE (entrant un peu).

Ça m'irait joliment bien.

NARCISSE.

Joliment bien.

DENISETTE.

Joliment bien.

NARCISSE.

On peut toujours voir. Ça n'engage à rien.

DENISETTE.

On peut toujours voir. Ça n'engage à rien.

2

NARCISSE.

Voyez encor ces mantilles
Qui m'arrivent de Paris

DENISETTE (entrant tout à fait).

C'est vrai qu'elles sont gentilles
Mais j'peux pas y mettr' le prix.

NARCISSE.

Pour vous, si fraîche et si vive
Je laiss' tout aux prix coûtants.

DENISETTE.

Je crains trop que ça n'vous prive
Et puis, vrai, je n'ai pas l'temps.

NARCISSE.

Bah ! si l'occasion est bonne,
Ça n'fra de tort à personne.

DENISETTE.

J'dois être rentrée avant ce soir.

NARCISSE.

Avant ce soir ?

DENISETTE.

Avant ce soir.

NARCISSE.

Ça n'engage à rien. On peut toujours voir.

DENISETTE.

Ça n'engage à rien. On peut toujours voir.

DENISETTE (après le chant).

La vue n'en coûte rien, c'est vrai, M. Narcisse, mais je n'ai pas le temps.

NARCISSE.

On allez-vous donc ?

DENISETTE.

Chez ma grand'mère qui me demande.

NARCISSE.

Un instant seulement, j'ai une chose importante à vous dire.

DENISETTE.

A moi ?

NARCISSE.

Oui, à vous !

DENISETTE.

Ah ! mon Dieu, Monsieur Narcisse, comme vous sentez bon.

NARCISSE.

Vanille et tubéreuse mêlées !

DENISETTE.

Ça monte à la tête.

NARCISSE.

N'est-ce pas ?

DENISETTE.

Oui, ça donne la migraine.

NARCISSE.

Ah !

DENISETTE.

Qu'est-ce que vous avez donc à me dire, M. Narcisse ?

NARCISSE.

Un secret, un grand secret ! Êtes-vous capable d'entendre un grand secret ?

DENISETTE.

Ça dépend.

NARCISSE.

M^{lle} Deniset, apprenez une chose que je n'ai pas encore eu le courage de vous révéler. Je m'étiolo d'amour pour vous.

DENISETTE.

Ah !

NARCISSE.

Oui, vous voir et vous aimer n'a été pour le malheureux Narcisse que l'affaire d'un instant ; la nuit vous m'apparaissez dans des rêves poétiques ; pour un regard de vous, je mettrais le feu au village, je mettrais le feu au chef-lieu, je mettrais le feu au département. Deniset, je tombe à vos pieds.

DENISETTE (riant).

Ah ! ah ! ah !

NARCISSE (à genoux, étonné).

Ça vous fait rire !

DENISETTE.

Oui, vous avez dit textuellement la même chose à la petite Javotte.

NARCISSE.

Ah !

DENISETTE.

Un jour que je passais dans le petit bois, je vous ai entendu.

NARCISSE (à part).

Diable !

DENISETTE.

Si c'est ça le grand secret que vous aviez à me confier, je le savais, c'est pour me mettre sur la liste de vos conquêtes d'un jour, merci bien. Au revoir, M. Narcisse.

NARCISSE.

Attendez ! (à part.) Essayons de mon deuxième moyen... l'indifférence (haut, s'essayant.) Eh bien, oui, au fait, allez-vous-en, M^{lle} Deniset.

DENISETTE.

Ah ! vous voyez bien que vous devenez raisonnable,

NARCISSE.

Au fond, c'est vrai, je vous faisais la cour pour la forme, mais vous ne me plaisez pas; il y a des gens qui vous trouvent gentille, moi pas!

DENISETTE.

Vraiment?

NARCISSE.

Vous avez les yeux en amande, et j'ai horreur des yeux en amande.

DENISETTE (riant).

Voyez-vous ça! Ah! ah! ah!

NARCISSE.

Ça vous fait encore rire!

DENISETTE.

Dame! oui!

NARCISSE.

Mais pourquoi?

DENISETTE.

Parce que vous avez encore dit la même chose à la grande Margot, l'autre jour, près du petit étang. Je passais encore par là.

NARCISSE.

Mais vous passez donc toujours par là?

DENISETTE.

Ce n'est pas ma faute! c'est vous qui êtes toujours sur mon chemin.

NARCISSE (à part)

Décidément il faudra que je renouvelle mon répertoire.

DENISETTE.

Adieu, monsieur Narcisse.

NARCISSE.

Non, attendez, je vais vous faire un cadeau.

DENISETTE.

Ah! ça, par exemple, c'est neuf, je ne vous l'ai pas encore vu faire.

NARCISSE (à part)

Ah! ça! mais elle se moque de moi. (haut) Tenez, ouvrez cette cassette qui m'arrive de Paris. et qui contient un tas de choses distinguées!

DENISETTE.

Ouvrir cette cassette moi-même? vous voulez me séduire, M. Narcisse.

NARCISSE (à part).

C'est mon rêve! c'est mon rêve le plus cher;

DUO.

NARCISSE.

Allons vite, ouvrez vous-même
Et choisissez dans le tas.

DENISETTE.

Je ne vous le cacherai pas
Je suis d'une exigence extrême.

NARCISSE.

Ça m'est égal, tout est à vous,
Les étoffes et les bijoux,
Ainsi que leur propriétaire

DENISETTE.

J'ouvre donc, si ça peut vous plaire.

(ouvrant le coffret)

Ah! mon Dieu! que d'objets...

NARCISSE.

Oui, tout est empilé,
Bracelets en ruolz et bagues en doublé.

DENISETTE.

Mes yeux n'ont jamais vu de richesses pareilles!

NARCISSE.

Mettez donc ces boucles d'oreilles,
Cette épingle en faux-diamant.

DENISETTE.

Attendez, voilà justement
 Sur la toilette
 Un miroir, comment
 N'être pas coquette?
 Ah !

Ah ! je ris de me voir
 Si belle en ce miroir.
 Est-ce toi ?
 Denisettes ?
 Réponds-moi,
 Grosse bête !
 Non, non, ce n'est plus moi,
 Et j'ai l'air, je le jure
 Des dames que l'on voit
 A la sous-préfecture.
 Ah ! s'il était ici !

NARCISSE.

Il est peut-être ici.

DENISETTE.

S'il me voyait ainsi !

NARCISSE.

S'il vous voyait ainsi,
 Mieux que la sous-préfète
 Il vous trouverait faite.

DENISETTE.

Ah ! s'il était ici,
 Je ferais sa conquête ;
 Mieux que la sous-préfète
 Il me trouverait faite.

NARCISSE.

Prenez, ce n'est pas tout encor.
 Cette baguette en simili-or.
 Avec ce fichu de corsage,
 Voyez si ça vous avantage.

DENISETTE.

C'est de la soie.

NARCISSE.

Il est certain
Que cela fait très bien, la soie et le satin.

DENISETTE.

Vous dites ça pour mes épaules ?
Ah ! que vous faites des yeux drôles,
Qu'avez-vous ?

NARCISSE.

Je suis amoureux !

DENISETTE.

Finissez ! vous êtes affreux.
Donnez plutôt la glace afin que je me voie
Avec ce beau fichu de soie.
Ah ! s'il était ici.

NARCISSE.

Il est peut-être ici.

DENISETTE.

Ah ! s'il était ici
Je ferais sa conquête.

NARCISSE.

Mieux que la sous-préfète
Il vous trouverait faite.

ENSEMBLÉ.

Qu'est-c'qu'est bien mieux faite ?
Que la Sous-Préfète ?
C'est Denisettes,
Qu'est-c' qui par le fait,
N'est pas satisfait,
C'est l'Sous-Préfet,
La Sous-Préfète,
Le Sous-Préfet,
C'est ça qui les embête ! !

NARCISSE.

Alors, celui qui vous donnerait toutes ces belles choses, la
boutique et son cœur avec...

DENISETTE.

Monsieur Narcisse ! Monsieur Narcisse !

SCÈNE V.

LES MÊMES, BOLIVOT.

BOLIVOT.

Alerte ! voici M. le maire !

DENISETTE.

Monsieur le maire ! ah ! mon Dieu ! et lui qui m'a défendu de sortir.

BOLIVOT.

On lui a dit que vous n'étiez plus chez vous et il vous court après (bas à Narcisse) il ne faut pas qu'il la reprenne maintenant, pas vrai ?

NARCISSE (bas).

Ah ! non... je n'ai pas eu le temps, elle est plus difficile que je ne croyais (haut à DeniSETTE, lui montrant la porte à droite), venez vous cacher ici un instant... je vais vous tenir compagnie.

DENISETTE (s'enfermant).

Merci, Monsieur Narcisse, mais je ne m'ennuie jamais toute seule.

NARCISSE.

Oh ! elle est maline .. je vais essayer en passant par le mur du jardin... ah ! oui ! elle est difficile (il sort).

BOLIVOT.

Voilà le maire, j'vas tâcher de le dépister... j'ai mon idée (il entre à gauche).

SCÈNE VI.

BARBOULET.

BARBOULET (entrant).

On m'a dit qu'on l'avait vue entrer par ici, chez ce Narcisse ! naturellement, puisqu'elle l'aime ! au moment où je reviens chez elle, lui recommander encore de ne pas bouger, pour la

dernière fois..., 24 heures de vertu de plus, ça n'est cependant pas une affaire ! v'lan ! partie ! envolée ! après tant de diplomatie, lorsque je croyais arriver au but..., mais qu'est-ce qu'il peut bien y avoir sur les rosières de ce pays ci ?

COUPLETS.

1

Est-ce la faute à la nature ?
 Au progrès ? à l'adversité ?
 Ce déficit incontesté,
 Vient-il de la température ?
 Le sol est-il trop argileux ?
 Ou l'air est-il trop capiteux,
 Je n'en sais rien,
 Mais ce que je sais bien,
 C'est que, chose particulière,
 Dans ce coin du département,
 Vous pouvez sonder la rivière,
 Escalader le firmament
 Sans trouver de rosière
 Avec son talisman.

2

J'ai mis sous clef fille gentille,
 A l'œil pur, au front satiné
 Je n'avais pas le dos tourné,
 Elle était mère de famille.
 Le sol est-il trop argileux ?
 Ou l'air est-il trop capiteux ?
 Je n'en sais rien,
 Mais ce que je sais bien
 C'est que, chose particulière,
 Dans ce coin de département
 Vous pouvez sonder la rivière,
 Escalader le firmament
 Sans trouver de rosière
 Avec son talisman.

Enfin, il est peut-être encore temps, nous allons bien voir !

SCÈNE VII.

BARDOULET, BOLIVOT.

BOLIVOT (en garçon coiffeur).

M. le maire ! quel honneur ! quoi qu'il y a pour votre service ?

BARDOULET.

Vous me connaissez et je ne vous connais pas.

BOLIVOT.

Je suis nouveau dans la boutique, je ne suis engagé que depuis ce matin, comme extra.

BARDOULET.

C'est donc ça... où est votre patron ?

BOLIVOT.

A la fête... je suis tout seul pour garder le magasin.

BARDOULET (à part).

Ce Narcisse la cache, je n'obtiens rien par l'intimidation, usons de ruse, si cet homme sait quelque chose, je le saurai (haut). Eh bien faites moi la barbe

BOLIVOT.

Moi !

BARDOULET.

Puisque vous êtes coiffeur ; êtes-vous coiffeur, oui ou non ?

BOLIVOT.

Certainement que je le suis... je suis coiffeur... mais raser l'autorité...

BOLIVOT.

C'est pourtant le devoir de tout bon français..., et puis, n'ayez pas peur, je serai indulgent.

BARDOULET.

Si c'est comme ça... (il lui noue une serviette au cou), à l'instar de Paris.

BARDOULET (assis).

Alors vous êtes seul.

BOLIVOT.

Oh ! tout-à-fait seul.

BARDOULET.

Il me semblait pourtant avoir vu entrer une jeune fille...

BOLIVOT.

Une jeune fille ! (il lui fourre son blaireau dans la bouche).

BARDOULET (furieux).

Faites donc attention... vous me savonnez l'intérieur.

BOLIVOT.

C'est exprès... comme ça, le rasoir glisse mieux.

BARDOULET (à part).

Ce coiffeur est bizarre !

BOLIVOT.

Comment voulez-vous que je vous rase ?

BARDOULET.

Comme vous voudrez,

BOLIVOT.

Au pouce alors... (il lui fourre son pouce dans la bouche).

BARDOULET.

Ah ça, vous êtes fou !

BOLIVOT.

C'est à l'instar de Paris... mais si vous aimez mieux autre chose... (il l'empoigne par le nez).

BARDOULET.

Oui... j'aime mieux ça... et allez doucement, je vous prie... j'ai la barbe très-dure...

BOLIVOT.

Oh ! j'ai un rasoir excellent... voyez plutôt... (il lui coupe une mèche de cheveux avec son rasoir).

BARDOULET (lui reprenant la mèche).

En voilà une idée ! rendez-moi ma mèche (il la met dans sa poche)

BOLIVOT.

C'était pour vous faire comprendre... ne bougez plus...
(il lui reprend le nez).

BARDOULET (à part).

Ce coiffeur est bizarre ! (haut) décidément, il n'est pas venu de jeune fille ?...

BOLIVOT (le rasant).

Mais non, mais non.

BARDOULET.

Voyons, soyez franc, je ne serai pas ingrat... j'ai le plus grand intérêt à retrouver une jeune personne qui s'est échappée ; c'est une affaire politique... aidez-moi, vous ne vous en repentez pas... aie ! mais vous allez me couper, c'est insupportable un coiffeur pareil, oh !

BOLIVOT.

Quoi ?

BARDOULET.

Cette porte a remué (la gauche).

BOLIVOT.

Mais non !... d'ailleurs, je n'ai pas fini... il faut que je vous repasse.

ÉGLANTINE (entr'ouvrant la porte).

Si je pouvais sortir (elle la referme).

BARDOULET.

Ma femme ! (Bolvot lui fourre du savon dans l'œil droit), vous êtes donc enragé ?

DENISETTE (entr'ouvrant la porte de droite).

Il faut pourtant que je m'en aille ! (même jeu qu'Eglantine).

BARDOULET.

Ma rosière ! (Bolvot lui fourre du savon dans l'œil gauche), mais vous m'aveuglez !

BOLIVOT.

C'est à l'instar de Paris !

MACASSAR (essayant de fuir avec Eglantine).

Profitons de son aveuglement, venez, venez,

BARDOULET (s'échappant, s'essayant).

Ils sont tous d'accord !... Heureusement que (il se place devant Macassar et Eglantine) je vous tiens... Ma femme avec un inconnu !

ÉGLANTINE.

Mon mari !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MACASSAR, ÉGLANTINE, DENISETTE

MACASSAR.

N'ayez pas peur, Madame, c'est à moi de répondre. (il retire ses lunettes et fixe Bardoulet) Monsieur, je suis à vos ordres.

BARDOULET (regardant Macassar fixement).

A mes ordres ? mais... je... (il s'arrête).

ÉGLANTINE.

Je sais que les apparences sont contre moi... pourtant... Eh bien ! il se tait ?

MACASSAR.

Oui, il... ah ! je l'ai endormi...

DENISETTE (à part).

Un mari somnambule, c'est ça qui est commode.

MACASSAR.

Profitons-en pour nous dérober.

ÉGLANTINE.

Mais... le laisser ainsi ?

MACASSAR.

Rassurez-vous... le grand air le remettra tout à l'heure.

ÉGLANTINE.

Oui, mais après... il se souviendra...

MACASSAR.

De rien... (faisant des passes) je lui ordonne de ne se souvenir de rien.

ENSEMBLE.

Il dort, il dort !
Le sommeil l'accable
C'est inexplicable,
Pour nous quel heureux sort.
Il dort.

ÉGLANTINE.

Profitons pour prendre la fuite
De ce sommeil prodigieux.

DENISETTE.

J'en suis vraiment toute interdite.

MACASSAR.

J'ai le fluide ingénieux.

TOUS.

Il dort, il dort !
Le sommeil l'accable
C'est inexplicable,
Pour nous quel heureux sort.
Il dort !

(Macassar et Eglantine sortent au fond).

SCÈNE IX.

BARDOULET, BOLIVOT.

BARDOULET (en extase).

Ah ! je vois, je vois ! (Denisettes effrayée rentre à droite).

BOLIVOT.

Qu'est-ce qu'il peut voir ?

BARDOULET (mettant sa mèche à son front).

Cette mèche a été coupée sur la tête d'un imbécile !

BOLIVOT.

C'est la sienne !

BARDOULET.

L'homme qui portait ces cheveux portera sous peu bien autre chose.

BOLIVOT.

Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il dit ? M. le maire ?

BARDOULET.

Du reste ! il a une tête à ça !

BOLIVOT (le secouant).

Mais il devient fou !

MACASSAR (au fond, à part).

Sa femme ne veut pas que je le laisse dans cet état là...
pourvu qu'il ne me voie pas, ça m'est égal !

(Il fait de loin des passes sur Bardoulet et les rejette sans y prendre garde sur Bolivot).

BOLIVOT.

Monsieur le maire... vous m'effrayez... secouez-vous ! Tiens qu'est-ce que j'ai donc !

BARDOULET (réveillé).

Ouf !... ça va mieux.

MACASSAR.

Ça y est. (Il se sauve).

BARDOULET.

Où suis-je ?

BOLIVOT (en extase).

Transportez-moi quelque part par la pensée.

BARDOULET.

Hein ?

BOLIVOT.

Bien ! je vois votre femme... elle embrasse un grand brun.

BARDOULET.

Qu'est-ce qu'il a ?

BOLIVOT.

Le grand brun l'embrasse aussi, ça fait qu'ils s'embrassent tous les deux !

BARDOULET.

Il perd la tête !

BOLIVOT.

Je vois, je vois ! Oh ! j'voyons des choses que je ne voudrions pas voir...

BARDOULET.

Il me fait peur ! j'aime mieux m'en aller.

(il ouvre la porte du fond et revient prendre son chapeau).

BOLIVOT.

Hein ? Quoi ? ah ! ce courant d'air m'a fait du bien.

BARDOULET.

Il revient à lui... Qu'est-ce que vous aviez donc ?

BOLIVOT.

Moi ? je ne sais pas... et vous ?

BARDOULET.

Moi non plus... ah ! si !.. je cherche ma rosière.

BOLIVOT.

Vous avez perdu une rosière ?

BARDOULET.

Oui, c'est-à-dire ! (à part) il ne faut pas que je lui dise... (haut) je la cherche sans la chercher... et pourtant il faut que je la trouve.

BOLIVOT.

Pourquoi ça ?

BARDOULET.

C'est un secret... j'ai rencontré le notaire...

BOLIVOT.

Le notaire ?.. quoi qu'il vous a dit ?

BARDOULET.

Ça ne vous regarde pas... enfin, il faut de plus en plus que je la trouve (furieux) mais dites-moi donc ce que je fais ici au lieu de chercher ma rosière ?

BOLIVOT.

Je n'en sais rien.

BARDOULET.

Moi non plus... pour sûr il y a une lacune, mais je la comblerai... Je cours chez la grand'mère. Pourvu que j'arrive à temps ! (il sort au fond).

BOLIVOT.

Cette fois il est bien parti. (appelant) Narcisse ! Narcisse !

SCÈNE X.

BOLIVOT, NARCISSE, DENISETTE,
puis LES INVITÉS.

NARCISSE.

Il n'est plus là !

BOLIVOT.

Non !

DENISETTE (entrant).

Alors, je peux partir ?

BOLIVOT.

Gardez-vous en bien !

NARCISSE.

Oh ! oui !

DENISETTE.

Encore !

BOLIVOT.

Il a des soupçons... je l'ai vu se cacher au coin de la rue.

DENISETTE.

Je ne peux pourtant pas rester ici toute la journée, ma grand' Mère m'attend !

NARCISSE.

Si je fermais ma boutique... il finirait peut-être par se lasser.

DENISETTE.

C'est une idée.

NARCISSE.

Benjamin ! (Benjamin paraît) ferme les volets !

BENJAMIN.

Bien, patron !

NARCISSE (bas à Bolivot).

Elle est très-difficile...

BOLIVOT (bas).

Tu perds du temps.

NARCISSE (à part).

Ah ! oui. J'en perds. Elle est d'un difficile... très... difficile (chant) et pour que vous ne vous ennuyiez pas trop en attendant, voilà mes commis avec leurs particulières, qui viennent trinquer à ma santé, vous ne pouvez pas me refuser de faire comme eux.

DENISETTE.

Tiens ! du moment que nous sommes avec du monde.

NARCISSE (à part).

Elle est maline ! hein ! je vais essayer de la griser.

(les commis entrent avec les paysannes).

CHŒUR.

Le patron nous invite,
Il veut bien nous inviter,
Accourons vite, vite,
Faire honneur à son goûter.

ANTOINETTE.

Nous sommes exacts.

NARCISSE.

Ah ! j'étais bien tranquille sur votre compte. - Apportez les rafraîchissements !

TOUS.

Voilà !

(on apporte des gobelets sur des plateaux).

DENISETTE.

Vous restez avec nous, M. l'adjoint ?

BOLIVOT.

Oui, m'amz'elle.

DENISETTE (à part).

J'aime mieux ça... au moins il pourra témoigner.

BOLIVOT (à part).

Le notaire ! qu'est-ce que le notaire peut bien lui avoir dit ?

NARCISSE.

La Présidence d'honneur à m'amselle Denisette.

LES FEMMES.

Pourquoi donc ?

NARCISSE.

Comme vous l'avez dans mon cœur il est bien juste que vous l'ayez partout,

DENISETTE.

Monsieur Narcisse (à part) oui, je comprends, mais pour un jour Ah ! mais non !

ANTOINE.

Et maintenant, qu'est-ce qui va nous chanter quelque chose ?

TOUS.

Denisette ! Denisette !

DENISETTE.

Moi ?

BENJAMIN.

C'est toujours elle qui chante les chansons dans les fêtes.

DENISETTE.

Mais je ne sais rien.

BOLIVOT.

Eh ! bien ! chantez-nous celle-là !

TOUS.

Oui, oui !

DENISETTE.

Vous y tenez ? mais vous savez, tout le monde accompagnera le refrain.

NARCISSE.

Et on vide son verre après chaque couplet.

BOLIVOT.

Une... deux... trois...

DENISETTE.

M'y voilà.

CHANSON.

1

Le p'tit Pierrot dans sa carriole
 Suivait tranquill'ment son chemin.
 V'la qu' Jeann'ton courant comme un' folle
 Le rattrappa près du moulin.
 Voulez-vous m'emmener ? — Sans doute
 Et même, ça n' me déplaît pas,
 Nous allons tous deux fair' la route
 Au pas.
 Clic ! clac ! hop ! hue ! dia !
 Faut s'courir les filles
 Quand ell's sont gentilles.
 On n'se fatigu' pas de c'train-la.
 Clic ! clac ! hop ! hue ! dia !

2

Quand Jeann'ton fut dans la voiture
 Ell' se plaignit d'aller lent'ment,
 Pierrot, pour augmenter l'allure

Tappa ferme sur sa jument,
 Et's vous content' M'amzell' Jeannette !
 Ah ! qu'c'est gentil Monsieur Pierrot
 J'ai le cœur joyeux, j'ai l'âme en fête
 Au trot.

Clic ! clac ! hop ! hue ! dia !
 Faut bien plaire aux filles
 Quand ell's sont gentilles
 Et qu'on peut sout'nir ce train-la.
 Clic ! clac ! hop ! hue ! dia !

3

Tous deux filaient fallait voir comme,
 Franchissant fossés et talus.
 Jeann'ton était ros' comm' une pomme
 Mais l'pauvr' Pierrot n'en pouvait plus.
 M'amzelle, allons un peu moins vite,
 Il faut d'allur', n'en faut pas trop.
 Allons donc ! répondit la p'tite

Au galop.
 Clic ! clac ! hop ! hue ! dia !
 Faut s'défier des filles
 Quand ell's sont gentilles.
 On n'va pas longtemps de c'train-la
 Clic ! clac ! hop ! hue ! dia !

TOUS.

Bravo ! bravo !

NARCISSE.

Maintenant il faut danser, mais avant, chacun a le droit
 d'embrasser sa chacune.

TOUS.

Oui, oui ! (on s'embrasse).

NARCISSE.

N'est-ce pas, Mademoiselle Denisette ?

DENISETTE (reclant).

Monsieur Narcisse !

NARCISSE.

Décidément elle est très-difficile.

ANTOINE.

En place

TOUS.

En place !

(on frappe trois coups au fond).

BOLIVOT.

On a frappé à la porte.

BARDOULET (dehors).

Au nom de la loi ! ouvrez !

BOLIVOT.

C'est le maire !

DENISETTE.

S'il me voit ici, je suis perdue.

BOLIVOT.

Il faut vous cacher.

DENISETTE.

Mais où ?

NARCISSE.

Ah ! ici...

(il la conduit derrière le rideau qui masque la poupée de cire de gauche).

BOLIVOT.

J'aime autant qu'il ne me voie pas non plus.

(il se cache derrière l'autre rideau).

NARCISSE.

Là ! Ne bougez plus !

BARDOULET (dehors).

Ouvrez ! ou j'enfonce !

NARCISSE.

Voilà ! voilà !

(il ouvre la porte et recule en simulant l'étonnement).

SCÈNE XI.

LES MÊMES, puis BARDOULET, LE GARDE CHAMPÊTRE
ET D'AUTRES PAYSANS.

FINALE.

TOUS.

C'est monsieur le maire,
C'est l'autorité.
Ici que vient-il faire
Avec un garde à son côté ?

BARDOULET.

Oui, c'est votre maire,
C'est l'autorité.

TOUS.

Ici que vient-il faire
Avec un garde à son côté ?

BARDOULET.

Je viens chercher une rosière.

NARCISSE.

Une rosière ?

TOUS.

Quelle rosière ?

BARDOULET.

Une rosière, un ange de candeur.

LES HOMMES.

Un ange ici ?

LES FEMMES.

Vous êtes dans l'erreur.

BARDOULET.

Obéissez à votre maire.

(reprise de l'ensemble).

BARDOULET.

Tire ton sabre ! A tous j'ordonne
De me livrer cette enfant, cette fleur.

NARCISSE.

Elle n'est pas ici

TOUS.

Nous n'avons vu personne.

BARDOULET.

Vous étiez enfermés dans cet intérieur
Qu'y faisiez-vous ?

NARCISSE.

En l'honneur de la fête
Nous avons fait une dinette,
Puis nous dansions.

BARDOULET.

Vous dansiez ?

NARCISSE.

Nous tournions.

BARDOULET.

Vous tourniez ?

NARCISSE.

Certes ! quand on danse,
Quand on danse
On tourne, on tourne en cadence
Comme ceci.

TOUS (valsant).

On tourne, on tourne en cadence
Comme ceci

BARDOULET.

On se moque de moi... qu'on ouvre cette porte !

NARCISSE.

Avec plaisir !

BARDOULET.

Personne ! et celle-ci ?

NARCISSE.

Voilà !

BARDOULET.

Rien ! l'aventure est trop forte.
Par les toits elle s'envola.
Ah ! ces rideaux !

NARCISSE.

Mazette !

BARDOULET.

C'est là qu'elle est

NARCISSE.

Puisque je vous répète,

BARDOULET.

C'est là qu'elle est, ouvrons !

NARCISSE.

Je suis pris.

(on ouvre les rideaux — Bollivot et Denisetta ont pris la place des figures de cire et sont habillées comme elles et tournent sur pivot).

BARDOULET.

Qu'ai-je vu ?

TOUS.

O spectacle imprévu !

NARCISSE.

Ce sont des poupées
Richement équipées
Dont les airs galants
Attirent les chalands.

BARDOULET.

Oui, je vois, ce sont des poupées
Mes prévisions sont trompées,
Mais que font-elles ainsi ?

NARCISSE.

Elles tournent.

LE PETIT CHAPELON ROUGE

BARDOULET.

Vraiment.

NARCISSE.

Admirez leur prestance
Voyez ! ça tourne en cadence
Comme ceci

TOUS.

Voyez ! ça tourne en cadence
Comme ceci.

BARDOULET.

Misérable Denisette !
Vraiment c'est à perdre la tête.

NARCISSE (aidant Denisette à sortir de sa cachette).
Venez ! venez ! il ne regarde pas.

BARDOULET.

Je la poursuivrai comme une fauve.

DENISETTE.

Donnez-moi votre bras
Avec vous je me sauve
Pendant qu'il ne regarde pas.

DENISETTE, NARCISSE, BARDOULET.

Il veut { la }
Je veux { me } rattraper.
 { la }

Les jeunes filles sont ingambes

Et { } mes }
mais { grâce à } nos } bonnes jambes.
 { } mes }

Je saurai bien
Nous saurons bien } échapper.
Elle ne peut m' }

(Narcisse et Denisette sortent sans être vus)

TOUS.

Il veut la rattraper
Les jeunes filles sont ingambes
Mais malgré ses bonnes jambes
Elle ne peut échapper.

BARDOULET.

Si vous saviez hélas !
 Mais vous ne savez pas
 A cette rosière volage
 Il survient un gros héritage

(Parlé sur la musique).

BOLIVOT.

Un gros héritage ! Ah ! mais ça change tout.

BARDOULET.

Qu'est-ce qui a parlé ?

BOLIVOT.

C'est moi, arrêtez-moi... le cœur me tourne... (redescendant)
 Vous dites que la petite ?

BARDOULET.

Héritera d'une somme de 20,000 francs qu'un oncle lui a
 laissée à condition qu'elle serait couronnée rosière.

BOLIVOT.

Et mon neveu pourrait l'épouser. Ah ! mais ça change tout..
 l'argent d'abord... Où est-elle ?

BENJAMIN.

Partie ! avec le patron !

BARDOULET.

Ah !

BOLIVOT.

Il faut les rattraper ! Allons courons !

CHŒUR.

Il faut	}	les rattraper.
On va		

Les jeunes filles sont ingambes,
 Mais malgré ses bonnes jambes,
 Elle ne peut échapper,
 Courez !
 Vous les rattraperez !

(Rideau).

ACTE TROISIÈME.

L'intérieur d'une chambre, au fond un grand lit dans une alcôve, à gauche un petit lit de jeune fille, portes des deux côtés de l'alcôve, à droite la porte d'entrée, autre porte, premier plan, à droite, un grand fauteuil, un tabouret, une table près l'alcôve, une vieilleuse sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

NARCISSE (en vieille femme).

(au lever du rideau il tourne le dos au public)

NARCISSE (se montrant).

C'est moi. Puisque la petite est difficile il faut employer les grands moyens. Après notre fuite, j'ai essayé de l'entraîner dans le bois, mais tout-à-coup elle s'est jetée dans un sentier sous le prétexte que le temps allait changer ! alors j'ai eu une idée, j'ai dit... puisqu'elle prends les chemins de traverse, je vais les prendre aussi... elle va chez sa grand'mère, j'y serai avant elle ! en arrivant j'ai trouvé la maison déserte; j'ai interrogé les voisins, la vieille est à la ville pour deux jours, je suis donc maître du terrain; j'ai pris tranquillement la place de la grand'mère; puisque Denisette est le petit chaperon rouge, Narcisse Leloup va la croquer. J'aurais dû peut-être commencer par la grand'mère, comme dans le conte, mais comme je n'ai jamais mangé de grand'mère, j'ai eu peur que ça ne passe pas.. du bruit!.. c'est elle, nous allons voir cette fois.

(Il s'assied dans le fauteuil.)

SCÈNE II.

NARCISSE, DENISETTE (en dehors).

DENISETTE (frappant).

Toc, toc, toc.

NARCISSE.

Qui va là ?

DENISETTE.

C'est moi, Deniset.

NARCISSE.

Tire la chevillette
La bobinette
Cherra.

DENISETTE (entrant).

Bonjour, ma grand'mère,
Bonjour, mère grand,
Pour vous satisfaire
J'arrive en courant,
J'arrive en vous offrant
Ma galette la meilleure
Et ce petit pot à beurre.
O ma mère grand !

NARCISSE.

Quelle mine florissante !

DENISETTE.

Vous avez donc été souffrante ?

NARCISSE.

Je vais mieux, merci bien
Ça ne sera rien !

DENISETTE.

Je suis venue un peu vite,
J'avais hâte de vous voir.

NARCISSE.

Pose tes paquets, petite,
Et près de moi, viens t'asseoir !

ENSEMBLE.

DENISETTE.

Bonjour, ma grand'mère,
Bonjour, mère grand,
Pour vous satisfaire
J'arrive en courant.
J'arrive en vous offrant
Ma galette, la meilleure,
Et ce petit pot à beurre,
O ma mère grand.

NARCISSE (à part).

Oui, pour la grand'mère,
Pour la mère grand,
La chose est bien claire,
Voilà qu'on me prend.
Mon plan est délirant
Et doit réussir sur l'heure,
Dans la petite demeure
De la mère grand.

DENISETTE.

Alors... ça va mieux... j'en suis bien aise... votre billet m'a-
vait effrayée.

NARCISSE.

C'est que quand on est vieille, on a peur tout de suite.

DENISETTE.

Je suis un peu en retard... mais il ne faut pas m'en vouloir,
c'était si difficile de venir vous voir aujourd'hui à cause de la
fête, et puis le temps menace ! il va y avoir de l'orage, qu'est-
ce que vous avez eu ?

NARCISSE.

Un gros rhume !

DENISETTE.

C'est-vrai ! vous avez la voix toute changée.

NARCISSE.

N'est-ce pas ? tu n'embrasses pas ta grand'mère !

DENISETTE.

Vous avez raison ! ou ai-je donc la tête ! (elle l'embrasse) tiens !
vous sentez aussi la tubéreuse !

NARCISSE (à part).

Diable ! (haut) oui... c'est un emplâtre de pommade que je
me suis mis sur l'estomac... frotte moi dans le dos, ça me gratte !

DENISETTE (obéissant).

Volontiers, grand'mère.

NARCISSE (à part).

J'y arriverai, j'y arriverai.

DENISETTE.

Je vais vous faire de la tisane.

NARCISSE.

Pas encore, que je cause un peu avec toi, il y a si longtemps que je ne t'ai vue.

DENISETTE.

Si longtemps ! vous m'avez vue avant-hier !

NARCISSE.

Avant-hier ! (à part) je me coupe.

DENISETTE.

Vous savez la nouvelle... on peut tout vous dire à vous grand'mère, je vais être rosière !

NARCISSE (à part).

Pas encore.

DENISETTE.

Vous dites ?...

NARCISSE.

Je dis, c'est un bien grand honneur pour la famille !

DENISETTE.

Seulement, on me tend des pièges, je vois bien ça.

NARCISSE.

Bah ?

DENISETTE.

C'est même ce qui m'a retardée, il y a entre autres le beau Narcisse...

NARCISSE.

Un joli garçon !

DENISETTE.

Il ne me déplaît pas à vrai dire...

NARCISSE.

Ah !

DENISETTE.

Oui, et si même j'avais un choix à faire ! mais je sais bien ce qu'il veut et moi je ne veux pas, je veux autre chose.

NARCISSE.

Qu'est-ce que tu veux donc ?

DENISETTE.

Je veux le mariage !

NARCISSE (à part).

Tu n'es pas dégoutée, on t'en flanquera des maris établis comme ça... dans la pommade.

DENISETTE.

Il m'a même fallu bien du courage, aujourd'hui allez, pour l'éviter et ne pas me laisser embrasser... il y a des moments où le cœur me battait bien fort.

NARCISSE (à part).

Tiens !! c'est qu'elle est très gentille, cette petite.

DENISETTE.

Vous sentez-vous mieux ?

NARCISSE.

Oui... mais j'ai un peu froid, viens te mettre là, près de moi, pour me réchauffer !

DENISETTE (obéissant).

Oui, grand'mère ! ah ! mon dieu !

NARCISSE.

Quoi donc ?

DUO.

DENISETTE.

Mon dieu ! que je vous vois, grand'mère,
De grosses mains en les chauffant.

NARCISSE.

C'est, je ne t'en fais pas mystère,
Pour mieux te bénir mon enfant.

DENISETTE.

Mais vous avez un pied énorme !

NARCISSE.

Je n'ai pourtant rien de difforme.

DENISETTE.

On dirait un pied d'éléphant !

NARCISSE.

C'est pour mieux marcher, mon enfant.

DENISETTE.

Grand'mère, comme votre œil brille !
Que vous avez l'air triomphant !

NARCISSE.

C'est que je te trouve gentille !
Et que je t'aime, ô mon enfant !

ENSEMBLE.

NARCISSE (à part).

DENISETTE.

Ab! qu'il avait donc de finesse,	Elle me serre, en sa tendresse,
Ce brave monsieur Perrault	Un peu plus fort qu'il ne faut
Et qu'il enseigne à la jeunesse	Dans ses bras quand elle me presse
Des procédés comme il faut.	Mon petit cœur fait un saut.

DENISETTE.

Laissez-moi respirer grand'mère,
Vous m'aimez, mais en m'étouffant.

NARCISSE.

C'est que, quoique sexagénaire,
J'ai de la vigueur, mon enfant
Mais si quelque jeune homme aimable
Te serrait de façon semblable ?

DENISETTE.

J'ai ma vertu qui me défend !

NARCISSE.

Laissons ta vertu, mon enfant,
Comme toi quand on est jolie.
La vertu c'est de la folie !
Aimons d'abord, l'amour est doux,

DENISETTE (effrayée).

Eh ! grand'mère ! qu'avez-vous ?
 Vous me regardez d'un œil louche,
 Vous ouvrez une grande bouche,
 Jusqu'à l'oreille elle se fend.

NARCISSE.

C'est, quoique tu sois si farouche,
 Pour mieux t'embrasser, mon enfant (il l'embrasse).

ENSEMBLE.

NARCISSE (à part).

Ah ! qu'il avait donc de finesse,
 Ce brave monsieur Perrault !
 Et qu'il enseigne à la jeunesse
 Des procédés comme il faut.

DENISETTE (à part).

Elle m'embrasse, en sa tendresse,
 Beaucoup plus fort qu'il ne faut
 Dans ses bras, quand elle me presse
 Mon petit cœur fait un saut.

DENISETTE.

Ah ! mais grand'mère... qu'est-ce que vous avez donc ce soir ?

NARCISSE.

J'ai... j'ai !

DENISETTE.

Vous avez la fièvre., vous êtes tout agitée.. je vais vous faire de la tisane.

NARCISSE.

De la tisane, pas encore !

DENISETTE.

Si... et vous vous coucherez tout de suite, le lit vous fera du bien,

NARCISSE.

Et après ?

DENISETTE.

Après ? tenez ! voici la pluie qui tombe, c'est l'orage qui éclate, je ne pourrais jamais m'en retourner ce soir à Noisy-les-Vignes... après, je ferai ce que je fais d'habitude dans ce cas-là, Je viendrai me reposer à côté de vous dans mon lit de petite fille qui est toujours là.

NARCISSE.

Ah ! tu... vas me faire de la tisane, Denisette, je ne peux plus attendre.

DENISETTE.

J'y vais... j'y vais.. je vous débarrasse aussi de votre veilleuse qui va s'éteindre... il n'y a plus d'huile... j'en remettrai tout à l'heure (elle porte la veilleuse dans la chambre à gauche de l'alcôve).

NARCISSE.

Débarrasse tout ce que tu voudras... mais reviens vite

DENISETTE.

Mais oui, je reviens ! (à part) oh ! mais comme elle est agitée ce soir, grand'mère (elle entre dans la cuisine).

SCÈNE III.

NARCISSE (seul). — puis BARDOULET et BOLIVOT.

NARCISSE.

Si mon oncle n'est pas content de moi, c'est qu'il sera bien difficile ! (on frappe à la porte).

BARDOULET (dehors).

Ouvrez ! ouvrez vite !

NARCISSE.

Ah ! mon dieu, si c'était la vraie grand'mère, il ne faut pas qu'elle me voie dans cette défroque.

BARDOULET.

Ouvrez donc !

NARCISSE (se sauve à gauche).

Il n'y a personne !

SCÈNE IV.

BARDOULET, BOLIVOT.

BARDOULET.

Vous le voyez ! en effet, il n'y a personne,

BOLIVOT.

Je n'en puis plus, nous avons tant couru que j'en ai perdu mon chapeau.

BARDOULET.

Et moi le mien, nous nous sommes perdus dans les bois .. dans ces bois ou ma rosière flâne sans doute en ce moment avec votre misérable neveu.

BOLIVOT.

Nous sommes trempés comme un potage, l'eau me dégouline dans le dos !

BARDOULET.

Je dois en avoir jusque dans mes poches !

BOLIVOT.

Alors, cette petite Denisette va hériter de 20,000 francs ?

BARDOULET.

Oui, si toutefois elle est nommée rosière !

BOLIVOT.

Elle le sera ! elle le sera !

BARDOULET.

Si nous les retrouvons, oh ! Bolivot, vous avez été bien coupable ! qu'est-ce que vous faisiez dans cette boutique, en figure de cire ?

BOLIVOT.

Je m'amusais ! un jour de fête on s'amuse comme on peut.

BARDOULET.

Vous conspiriez contre moi, il y a longtemps que je m'en

doute, et moi, pendant ce temps là, savez-vous ce que je faisais? vous allez voir mon cœur de maire, Bolivot ! dieu que je suis donc mouillé !

BOLIVOT.

Qu'est-ce que vous faisiez ?

BARDOULET,

J'avais prévenu M. le Sous-Préfet, qu'après le couronnement de ma rosière, comme j'aurai ce que je veux, je me retirais des honneurs et vous cédaï ma place !

BOLIVOT.

A moi ?

BARDOULET

Oui ! et c'était convenu ! vous étiez maire le mois prochain.

BOLIVOT.

Ah ! mon dieu ! vous avez fait ça ?

BARDOULET.

Oui, simplement, noblement ! comme un confiseur de grand caractère.

BOLIVOT.

Vous avez été magnanime pendant que moi, je me conduisais comme un rien du tout, pendant que je cherchais à vous démolir !

BARDOULET.

Vous voyez !

BOLIVOT.

Ah ! Ernest ! pardonne-moi (il s'agenouille).

BARDOULET.

Bolivot !

BOLIVOT.

Je ne me relèverai pas que tu ne m'aies amnistié !

BARDOULET.

Emile ! je continuerai à être grand ! relevez-vous, je vous pardonne, tout est effacé ; sur mon cœur, mon enfant !

BOLIVOT.

Ernest ! (ils s'embrassent).

BARDOULET.

Sapristi ! que vous êtes donc mouillé !

BOLIVOT.

Et vous donc ! nous allons attraper des pleurésies !

BARDOULET.

Cette maison est décidément déserte ! sans compter que toutes ces émotions m'ont altéré ! (il étourne) bon ! je m'enrhume !

BOLIVOT.

Moi aussi,

BARDOULET.

Savez-vous ce que nous devrions faire ? nous devrions retirer nos habits et les faire sécher.

BOLIVOT.

Ouf, mais alors !...

BARDOULET.

Et comme il y a deux lits ici, nous en profiterions pour nous reposer une heure ou deux, histoire de reprendre des forces, en attendant la fin de l'orage ?

BOLIVOT.

C'est une idée, j'tombons de fatigue... seulement, Ernest, laisse moi prendre le petit lit ;

BARDOULET.

J'allais te le proposer.

BOLIVOT.

J'voudrions tant racheter...

BARDOULET.

Tu rachètes, mon fils, tu rachètes, déshabillons-nous (ils se déshabillent), sapristi ! que j'ai soif !

BOLIVOT.

Il était temps, j'ai ma culotte qui me colle dans le dos,-

BARDOULET.

Je dois avoir reçu toute l'averse à moi tout seul ! ce lit est-il confortable ?

BOLIVOT.

Le petit n'est pas grand... mais pourvu que je puisse... y entrer... ma tête...

BARDOULET.

Et au petit jour, nous recommencerons notre chasse,

BOLIVOT.

Nous la retrouverons, Ernest... tu as une bonne figure... quant on pense que je ne m'étais jamais aperçu que tu avais une bonne figure.

BARDOULET.

Et toi aussi, mon garçon,

BOLIVOT.

Tu as bien tout ce qu'il te faut ?

BARDOULET.

Oui... ne t'inquiète pas...

BOLIVOT.

Bonsoir ! Ernest !

BARDOULET.

Bonsoir ! Mimile !

NOCTURNE.

BARDOULET.

Bonsoir.

BOLIVOT.

Bonsoir.

BARDOULET.

Bonsoir.

BOLIVOT.

Bonsoir.

ENSEMBLE.

Après tant de fatigues,
De chasses et d'intrigues,
Il faut se coucher ou s'asseoir,
Bonsoir !

BOLIVOT.

Ces lits semblent tous deux,
Manquer de moëlleux,

BARDOULET.

Mais quand on a la conscience nette,
On dormirait sur une baïonnette !

ENSEMBLE.

Après tant de fatigues... etc., etc.

BARDOULET.

Bonsoir Emile...

BOLIVOT.

Ernest, bonsoir,

ENSEMBLE.

Bonsoir ! (ils sont couchés.)

BARDOULET.

Il sommeille déjà ! c'est une conscience canaille, mais tranquille, moi, tant que je n'aurai pas bu, je ne pourrai fermer l'œil (il se lève), il est impossible que dans cette maison je ne trouve pas un verre d'eau ou de n'importe quoi... (il entre dans la chambre à gauche de l'alcôve).

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NARCISSE.

NARCISSE.

Je n'entends plus rien... le maire doit être parti... Denisette est toujours dans la cuisine à me faire chauffer de la tisane... elle a même commencé à se déshabiller, la pauvre chatte, pour

aller plus vite !... je me couche ! d'autant plus que je suis très las aussi... mais l'amour me réveillera ! (Bolvot ronfle), c'est même curieux, je suis tellement fatigué que je ronfle déjà ! (il s'est couché) bonne Denisette, elle a bassiné mon lit... elle est pleine d'attentions, on vient, c'est elle !... non, c'est le maire, sapristi ! (il se fourre la tête sous la couverture).

BARDOULET (avec le verre de la veilleuse).

Je n'ai trouvé que ça, et je l'ai bu un peu trop vite, j'ai eu tort ! ça sentait l'huile (regardant le verre), sapristi, c'est la veilleuse ! heureusement que je n'ai pas bu la mèche avec ; Enfin ! ça a toujours apaisé ma soif, couchons nous... tiens ! on dirait que mon lit est habité,

NARCISSE (à part).

Payons d'audace ou je suis pincé ! (haut) qui va là ?

BARDOULET.

Mais oui, il y a quelqu'un, (réveillant Bolvot) Bolivot ! Bolivot !

NARCISSE (à part).

Mon oncle ! qu'est-ce qu'il fait ici ? lui aussi,

BOLIVOT.

Hein !... quoi ? est-ce que je sommes maire ?

BARDOULET.

Il y a quelqu'un dans mon lit !

BOLIVOT.

Dans votre lit ! mais non, c'est vous qui êtes couché et vous ne vous le rappelez pas !

NARCISSE.

Je demande qui va là ?

BARDOULET.

Nom d'un petit bonhomme ! c'est la grand'mère !

BOLIVOT.

La grand'mère !

BARDOULET.

Vous êtes revenue, ma brave femme !

NARCISSE.

Oui, et je me suis couchée. . c'est mon heure,

BARDOULET.

Je vous demande bien pardon... figurez-vous que voyant vos lits inoccupés, mon adjoint et moi, nous nous sommes permis... (Bolivot s'est levé).

NARCISSE.

Il n'y a pas de mal, il n'y a pas de mal, et qui vous amène dans mon humble chaumière ?

BARDOULET.

Nous courons après votre petite fille, que nous élevions à l'honneur du rosierat.

NARCISSE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BARDOULET.

Bolivot vous l'expliquera,

BOLIVOT.

Oui, demain.

BARDOULET.

Vous ne l'avez pas vue votre petite fille ?

NARCISSE.

Non ! il y a même huit jours que je ne l'ai vue... mais quelqu'un m'a dit qu'on l'avait rencontrée du côté des grands champs.

BARDOULET.

A trois lieues d'ici !

NARCISSE.

Elle était avec un beau jeune homme, sous un parapluie !

BARDOULET.

A trois lieues ! et il pleut toujours et c'est eux qui ont le parapluie.

BOLIVOT.

N'importe ! faut du courage, Ernest,

NARCISSE.

C'est ça, allez la chercher.

SCENE VIII.

LES MÊMES, DENISETTE.

DENISETTE (en jupons, une tasse à la main).

Grand'mère, voici enfin votre tisane,

BARDOULET.

Mais la voilà !

BOLIVOT.

Elle !

NARCISSE (à part).

Sapristi !... elle revient trop tôt,

BARDOULET.

Enfin, nous vous tenons !

BOLIVOT.

Vous voilà !

DENISETTE.

M. le maire ! l'adjoint !

BARDOULET.

Répondez, malheureuse ! qu'avez-vous fait ?

BOLIVOT.

Êtes-vous toujours digne d'être rosière ?

DENISETTE.

Moi !

BARDOULET.

Répondez-nous comme à des juges ! qu'avez-vous fait depuis que vous vous êtes enfuie avec cet infâme Narcisse ?

NARCISSE (à part).

Infâme toi même, vieux gremlin de maire !

DENISETTE.

Mais, je puis tout vous dire, M. le maire, tout !

1

Nous avons pris, Monsieur le maire,
 Le chemin qui va chez grand'mère,
 Mais vous savez, quand on s'enfuit,
 Quand on a peur, quand on écoute,
 Et qu'on est surpris par la nuit,
 On peut bien se tromper de route.
 C'est à ce moment là, je crois,
 Qu'il me dit tout bas : Denisette,
 Egarons nous au fond du bois
 Mais, par bonheur, je suis honnête,
 C'était pas encor' pour cett'fois,
 Pas si bête ! (bis)

BARDOULET.

Après... après ?

DENISETTE.

2

Après j'ai dit d'un air sévère :
 Conduisez moi chez ma grand'mère,
 Nous sommes repartis tous deux,
 Mais mon cœur battait tout de même,
 Les grands bois, c'est si dangereux,
 A côté de celui qu'on aime,
 C'est à ce moment là, je crois,
 Que j'ai failli perdre la tête,
 Il fait si noir au fond du bois
 Mais, par bonheur, je suis honnête,
 C'était pas encor' pour cett'fois,
 Pas si bête ! (bis)

BARDOULET.

Et après ?

DENISETTE.

Après ! comme il ne voulait pas rester tranquille... je me suis ensauvée.

BARDOULET.

Tu me le jures ?

DENISETTE.

Sur votre écharpe !

NARCISSÉ.

Ah ! ça, mais elle me compromet,

BARDOULET.

J'ose à peine respirer d'allégresse ! elle a résisté... tu as résisté.

BOLIVOT.

Elle est pure ! tu es pure !

BARDOULET.

Viens m'embrasser,

BOLIVOT.

Embrasse moi,

DENISETTE.

Je veux bien !

BARDOULET.

J'ai une rosière bon teint ! embrasse moi,

BOLIVOT.

Toujours !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GRIDOIE, MOULARD, LES CONSEILLERS
MUNICIPAUX.

GRIDOIE.

Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

MOULARD.

La rosière en corset, avec l'adjoint et le maire en bras de
chemise,

GRIDOIE.

A c'theure-ci,

BARDOULET.

Messieurs, n'allez pas croire.,

BOLIVOT.

N'allez pas vous figurer...

MOULARD.

Ça ne m'étonne plus que le pays ne produise pas de rosières, si c'est là ce que vous en faites tous les ans, moi, la minorité, je demande qu'on dresse procès-verbal.

BARDOULET.

Nous sommes innocents, je le jure.

BOLIVOT.

Nous le jurons !

GRIDOIE.

Parbleu !

BARDOULET.

Et la preuve de notre innocence c'est que nous avons un témoin, la grand'mère qui est là, encore couchée dans son lit !

MOULARD.

La grand'mère !

GRIDOIE.

Il est de fait que si la grand'mère était là...

GROSMENU.

Oui, s'il y a un témoin.

MOULARD (allant au lit).

Attendez donc ? c'est ça la grand'mère !... Mais, c'est le beau Narcisse ! Allons, lève-toi, beau séducteur, elle en avait trois dans sa chambre. Allons, il n'y aura pas encore de rosière cette année.

CHŒUR.

Honneur à M. le Maire
Voyez comme il se conduit

Il surveille sa rosière
Même au milieu de la nuit.
Honneur ! à M. le Maire

(Sortie générale.)

II^e TABLEAU

La place du village, les maisons sont pavoisées, mâts, drapeaux, au fond une estrade.

SCÈNE PREMIÈRE

BARDOULET, BOLIVOT, GRIDOIE, MOULARD,

LE CONSEIL MUNICIPAL. (Ils entrent en réfléchissant).

ENSEMBLE.

O bizarre aventure !
Étrange événement !
Jamais dans la nature
On n'eut tant de désagrément.

BARDOULET.

Voyons, messieurs, nous sommes bien d'accord ?

TOUS.

Oui.

BARDOULET.

Vous êtes tous d'avis que le couronnement de la rosière est indispensable ?

TOUS.

Oui.

BARDOULET.

L'avenir de la commune en dépend. Vous connaissez la volonté du sous-préfet : Plus de rosières, plus de fêtes.

TOUS.

Oui,

BARDOULET.

Je sais bien que les apparences sont contre moi. Je suis pur !
mais je ne discute pas. Supposons que vous ne supposiez
rien ?

TOUS.

C'est convenu.

BOLIVOT.

Vous n'en direz rien à personne ?

TOUS.

Non.

BARDOULET.

Pas un mot à vos femmes surtout !

MOULARD.

Parbleu !

BARDOULET.

C'est juré ?

TOUS.

C'est juré.

ENSEMBLE.

O bizarre aventure !
Etrange événement.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE II.

Le théâtre reste vide un instant, musique de scène, puis on voit arriver de
gauche, MARGOT qui appelle quelqu'un à droite, — JUSTINE
paraît, toutes deux descendent ensemble avec un air très affairé.

MARGOT.

Mon homme en confidence
M'a dit un secret d'importance
Le voici, mais promets moi bien
Que tu n'en diras rien

JUSTINE.

Eh bien ?
Eh bien ?

MARGOT.

On a trouvé la rosière
Enfermée avec le maire.

JUSTINE

Je le savais.

MARGOT.

En vérité

JUSTINE.

Jean-Pierre me l'a raconté.

JAVOTTE (entrant).

Mon homme en confidence
M'a dit un secret d'importance
Le voici, mais jurez-moi bien
Que vous n'en direz rien

MARGOT ET JUSTINE.

Eh bien ?

JAVOTTE.

On a trouvé la rosière
Enfermée avec le maire.

MARGOT ET JUSTINE.

Nous le savions

JAVOTTE.

En vérité ?

MARGOT ET JUSTINE.

Nos maris nous l'ont raconté.

MARIANNE, ANTOINETTE, ANGÉLIQUE
(venant de gauche).

Je vais en confidence
Vous dire un secret d'importance
Le voici, mais jurez-moi bien
Que vous n'en direz rien.

AUTRES FEMMES.

Eh bien ?

GROUPE DE FEMMES (venant de droite).

On a trouvé la rosière
Enfermée avec le maire.1^{er} GROUPE.

Nous le savons

2^{me} GROUPE.

En vérité ?

TOUTES.

Nos maris nous l'ont raconté.

MARGOT.

Mais la rosière,
Avec le maire
N'était pas seule

TOUTES.

Assurément.

JAVOTTE.

On l'a trouvée à ce moment
Avec trois hommes, ma chère !

JUSTINE.

Avec quatre.

ANTOINETTE.

Avec six.

MARIANNE.

Avec huit.

TOUTES.

Avec dix.

Ah ! ah ! ah ! ah !

JUSTINE.

C'est encor mieux que de coutume

MARIANNE.

Mais savez-vous dans quel costume ?

LE PETIT CHAPERON ROUGE

JAVOTTE, ANTOINETTE, ANGÉLIQUE.

Nous le savons.

MARGOT, JUSTINE, MARIANNE.

En vérité ?

JAVOTTE, ANTOINETTE, ANGÉLIQUE.

Nos maris nous l'ont raconté.

ENSEMBLE

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! l'innocente rosière,

Mais qu'allait-elle faire ?

Avec monsieur le maire.

Chut ! c'est un mystère,

Et vous savez qu'il est bien

Convenu qu'on n'en dira rien.

Rien,

(On entend la musique d'une fanfare.)

TOUTES.

La musique.

1^{re} FEMME.

C'est le cortège.

2^{me} FEMME.

Allons voir.

TOUTES.

Courons.

(Elles sortent en riant et en courant.)

SCÈNE III.

EGLANTINE, MACASSAR

EGLANTINE.

(elle entre en faisant marcher devant elle Macassar)

Marchez devant et tout droit.

MACASSAR.

J'obéis.

EGLANTINE.

Ce qui m'arrive est extraordinaire. Cette nuit, voyant que ce monsieur devenait trop entreprenant, je l'ai regardé avec sévérité et c'est moi qui l'ai endormi ; depuis une heure je le promène comme ça à travers champs ; ma foi, tant pis, qu'il s'arrête ici. Reposez-vous, je suis morte de fatigue. Pourvu que mon mari ne se soit pas aperçu !.. le cortège, allons vite y prendre place.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LA FOULE, puis BARDOULET, puis BOLIVOT, puis les CONSEILLERS MUNICIPAUX, puis DENISETTE en rosière, entourée de demoiselles d'honneur, puis EGLANTINE, puis NARCISSE, BATAILLON SCOLAIRE, POMPIERS, PAYSANS, PAYSANNES, LE GARDE CHAMPÊTRE, FANFARE, ETC.

CHŒUR.

(sur lequel défile le cortège)

Que la ville tout entière
 Se réunisse en ces lieux,
 Le cortège de la rosière
 Va défilér devant nos yeux.
 De nos lois gardien tutélaire,
 Le garde-champêtre apparaît,
 Avec le bataillon scolaire,
 Qui marche d'un air guilleret.
 Ce superbe tintamarre
 Trombone, flûte et piston,
 Est produit par la fanfare,
 La fanfare du canton.
 Inclignons-nous, voici le maire,
 Notre magistrat principal,
 Ceux qui le suivent par derrière,
 C'est le Conseil municipal,
 Jeunes filles en toilette,
 Jeunes gens aux chapeaux gris,
 Place aux vainqueurs de la fête,
 Ils ont remporté les prix.

Sous ces apparences guerrières,
 Ce sont les pompiers que voilà,
 Les beaux militaires
 Que ces pompiers-là.
 Puis, dans le calme et le silence,
 Rougissante comme une fleur,
 C'est la rosière qui s'avance
 Et ses demoiselles d'honneur.
 Vive la rosière !
 Ah ! l'innocente rosière,
 Mais qu'allait-elle faire ?
 Avec monsieur le maire,
 Chut ! c'est un mystère,
 Et vous savez qu'il est bien
 Convenu qu'on n'en dira rien.
 Vive la rosière !
 Oui, la ville tout entière
 S'est réunie en ces lieux
 Le cortège de la rosière
 A défilé devant ses yeux,

TOUS.

Vive la rosière ! vive le maire !

BARDOULET (sur l'estrade).

Mes chers concitoyens !

BOLIVOT.

Bravo !

BARDOULET.

Mes chères concitoyennes !

BOLIVOT.

Bravo !

BARDOULET.

Je suis fier de déposer sur un front purpurin une couronne
 qui est aussi l'emblème de la candeur. (Rires étouffés dans la foule.)

BOLIVOT.

Taisez-vous donc, puisque c'est convenu,

NARCISSE.

Et moi je dis que quoique vous en pensiez, elle est pure, et
 la preuve, c'est que si elle le veut, je l'épouse.

DENISETTE.

Ah! M. Narcisse!

BARDOULET.

Très bien, jeune homme, je vous réhabilite dans mon estime.

BOLIVOT.

Et tu fais d'autant mieux de l'épouser qu'elle a 20,000 fr. et que je t'impose mon consentement.

NARCISSE.

20,000 fr. Je l'ignorais, M^{lle} Deniset.

DENISETTE (lui tendant la main).

Je le sais, M. Narcisse.

MARGOT (à Narcisse).

Eh bien, c'est égal, moi je dis que je t'ai vu hier soir, dans le bois, qui lui coupais une mèche de ses cheveux, à preuve que quand elle s'est ensauvée je l'ai ramassée derrière elle... la v'là.

MACASSAR (tendant la foule).

(Prenant la mèche.) Cette mèche appartient à une jeune fille pure et honnête qui n'a jamais failli.

BOLIVOT.

Le magnétiseur!

BARDOULET.

Il est magnétisé... Messieurs, cet homme représente la science et la science ne ment pas.

BOLIVOT.

Faut-il le réveiller?

EGLANTINE.

Oh! non, laissez-le dormir.

TOUS.

Vive M. le maire!

BARDOULET (à Bolivot).

C'est toi qui le seras la semaine prochaine!

BOLIVOT.

Merci, Ernest. J'irai te voir à Paris; j'emmènerai mes élèves.

TOUS.

Vive le petit Chaperon rouge !

DENISETTE.

Il n'y a plus de petit Chaperon Rouge !

NARCISSE.

Le loup l'a croqué !

COUPLET FINAL.

NARCISSE.

Messieurs, c'est la fin de l'histoire,
 Tout s'arrange tant bien que mal.
 Nous n'allons pas, veuillez le croire,
 Vous chanter un couplet final.
 Non !

DENISETTE.

Non !

Mais avant que personn' ne bouge,
 Je voudrais bien vous dire un mot :
 Rev'nez voir le p'tit Chaperon rouge,
 Au galop
 Clic ! clac ! hop ! hue ! dia !
 Dit's à vos familles
 Qu'ell's s'raient bien gentilles
 D'venir applaudir c'te pièc'-là.
 Clic ! clac ! hop ! hue ! dia !

TOUS.

Rev'nez applaudir c'te pièc'-là.
 Clic ! clac ! hop ! hue ! dia !

F I N .

C. 100-115 [75]